XI

VARIATIONS ORIENTALES ET OCCIDENTALES AUTOUR DE LA LÉGENDE DE ROMULUS À ÉPOQUE TARDIVE : JEAN MALALAS ET LE PSEUDO-ISIDORE DE SÉVILLE

par Dominique Briquel

Professeur émérite à Sorbonne Université

Résumé. – *La présentation que **Jean Malalas** donnait de la **légende de Romulus** dans la Byzance de Justinien n'a guère suscité l'intérêt de ceux qui se sont penchés sur la légende du premier roi de Rome. Elle présente nombre de traits qui diffèrent de la version classique et peuvent sembler franchement aberrants. Mais ils répondent à une volonté de rendre compte de **spécificités de la Byzance de l'époque** en les rattachant à Romulus. On assiste donc à une recréation de la tradition, qui lui donne une nouvelle vie. Il n'en va pas de même en Occident où une version comme celle du **Pseudo-Isidore de Séville**, tout aussi aberrante par rapport à la version classique, traduit une mise en scène romancée déconnectée de toute réalité concrète.*

Abstract. – *The presentation of **Romulus' legend** as it appears in **John Malalas**' Chronicle at the time of the Byzantine emperor Justinian was usually neglected by specialists of this question. It differs by many aspects from the classical tradition and offers many oddities, which may even appear absurd. But they can be explained as the result of a voluntary adaptation at **the reality of Byzantium**. We find by Malalas a real recreation of Romulus' story, which gives to the old tradition a new life. The situation in quite different in Western countries: the version given by **Pseudo-Isidorus** is as strange as that given by Malalas, but it is nothing but a novelistic version of this story.*

La ville de Khodjent, au Tadjikistan, est ornée de statues qui relèvent de genres assez différents. Bien sûr, comme dans toutes les républiques de l'ancienne Union soviétique, on peut y voir une gigantesque statue de Lénine, reléguée aujourd'hui dans un parc d'attractions pour enfants sur les bords du Syr Daria, le Iaxarte des Anciens. Mais on peut aussi admirer des statues d'Alexandre le Grand et de Roxane : c'est assez normal, puisque la ville fut fondée par le Macédonien, sous le nom d'Alexandrie Ultime, Alexandria Eschatè, et il y passa d'agréables moments avec sa captive sogdienne devenue son épouse. Mais, ce qui est plus inattendu, la ville s'enorgueillit également d'un groupe représentant Romulus et Rémus allaités par la louve, et on rencontre la même image de la louve et des jumeaux romains dans plusieurs autres sites de ce pays montagneux aux confins de la Chine et de l'Afghanistan.

En fait, ces statues sont récentes et traduisent en ronde-bosse une image qui figurait sur une fresque qui ornait le palais des rois d'Ustrushana, sur le site de Kala-ye Kahkaha, fresque sur laquelle étaient représentés deux petits enfants, vus de dos, en train de sucer avidement les mamelles d'une louve qui tournait vers eux sa tête baissée. Cette image, qu'on peut voir au musée archéologique de Douchambé, la capitale du pays, fut découverte en 1967 [1]. Nous ne nous attarderons pas ici sur la discussion qu'a suscitée une telle découverte, certains ayant estimé qu'on se trouvait en présence d'une illustration non pas de la légende de fondation de Rome, mais d'une légende locale sur un héros qui avait été sauvé par une louve [2]. Il nous suffit de relever, avec le dernier commentateur, M. Comparetti, que la légende turque en question se réfère à un enfant unique, dernier survivant de sa tribu, qui était dépourvu de mains et de pieds, et que la peinture sogdienne reproduit exactement la représentation des jumeaux romains qui figurait sur des bractéates byzantines en or, dont un exemplaire a été découvert sur le site voisin de Pendjikent [3]. La peinture se réfère donc bien, selon toute vraisemblance, à Romulus et Rémus.

Mais quel sens aurait pu avoir une telle représentation, en pleine Asie Centrale et, point que nous n'avons pas encore signalé, à une époque aussi tardive, puisqu'elle date du VIII^e^ siècle, donc à une époque largement postérieure aux attestations du motif que nous connaissons en Occident [4] et à une période où Rome n'était plus qu'une ville de dimensions modestes, déchue de son antique grandeur, à laquelle, après ses prises successives par Alaric en 410 et Genséric en 455, la tourmente des guerres entre Byzantins et Ostrogoths avait porté un coup presque fatal ? En fait, ce n'était sans doute pas à la cité des bords du Tibre que cette image faisait allusion, mais à la seconde Rome, celle qui avait été édifiée par Constantin sur les bords du Bosphore [5]. L'*imperium Romanum* avait sans doute disparu depuis longtemps dans sa moitié occidentale – nous avons tous appris qu'il avait pris fin avec la

1. N. Negmatov, « L'emblème de Rome dans la peinture d'Ustrashan », *Isvetzia. Académie des Sciences de la République du Tadjikistan* 2, 1968, p. 21-31 (en russe) ; cette peinture était déjà signalée dans C. Dulière, *Lupa Romana. Recherches d'iconographie et essai d'interprétation* (Études de Philologie, d'Archéologie et d'Histoire Anciennes 18), Bruxelles-Rome, Institut historique belge de Rome, 1979, t. I, p. 186, avec n. 239 bis ; t. II, n° 149, p. 56, fig. 86 (avec une datation aux environs de 600 qui est beaucoup trop haute). Voir aussi G. Azarpay, *Sogdian Painting: the Pictorial Epic in Oriental Art*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 1981, p. 202-203, avec fig. 59.

2. Dans ce sens, G. Azarpay, « The Roman twins in Near Eastern Art », *Iranica Antiqua* 23, 1988, p. 349-360.

3. M. Comparetti, « Classical Elements in Sogdian art: Aesop's fables represented in the mural paintings at Penjikent », *Iranica Antiqua* 47, 2012, p. 304-316, ici p. 305 ; sur la monnaie de Pendjikent, V. I. Raspopova, « Gold coins and bracteates from Pendjikent », dans M. Alram et D. E. Klimburg-Salter (dir.), *Coins, Art and Chronology. Essays on the Pre-Islamic History of the Indo-Iranian Borderland* (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, Denkschriften 280), Vienne, Austrian Academy of Sciences Press, 1999, p. 453-460. Une monnaie de fabrication locale reprenant le motif de la louve et des jumeaux a été signalée dans la région de Ghazni, en Afghanistan (K. Vondrovec, « Coins from Gharwal (Afghanistan) », *Bulletin of the Asia Institute* 17, 2003, p. 159-173).

4. Voir maintenant, après l'ouvrage de C. Dulière, les travaux de A. Dardenay, *Les Mythes fondateurs de Rome. Images et politique dans l'Occident romain*, Paris, Picard, 2010 ; *Images des fondateurs : d'Énée à Romulus*, Bordeaux, Ausonius éditions, 2012.

5. Selon Socrate le Scolastique, qui vécut environ de 380 à 450, Constantin avait dès 330 désigné Byzance, à laquelle il avait donné son nom, comme étant la seconde Rome (*Histoire ecclésiastique*, 1, 16, 439 : Κωνσταντινούπολιν μετονομάσας, χρηματίζειν 'δευτέραν Ῥώμην' νόμῳ ἐκύρωσεν).

déposition de Romulus Augustule par Odoacre en 476 – mais il se maintenait, bien vivant, dans sa moitié orientale. Ceux que nous appelons les Byzantins se considéraient comme des Romains et ils pouvaient être désignés comme tels : dans une communication présentée il y a quelques mois à Paris, Glen W. Bowersock a rappelé que, dans bien des langues du Proche-Orient, le terme « Romains » s'appliquait aux Byzantins et que leur capitale était désignée sous le nom de Rome [6]. En l'occurrence, le roi sogdien qui a commandité la peinture de Kala-ye Kahkaha ne visait certainement pas la cité d'Italie, bien lointaine pour lui et avec laquelle il n'avait aucune relation, mais Constantinople et le choix d'orner son palais de l'image de Romulus et Rémus est à comprendre dans la perspective des trafics de la route de la soie et des liens qui s'étaient alors établis entre Byzance et le monde oriental, dans des échanges pour lesquels les Sogdiens jouaient un rôle capital [7] – et sans doute également d'une volonté de s'appuyer politiquement sur Byzance à un moment où la menace de la conquête arabe se faisait pressante, un peu à la manière de ce qui se passait à Afrasyab, l'ancienne Samarcande, dans l'Ouzbékistan voisin, où la fresque des ambassadeurs du palais du roi Varkhuman met en avant les relations avec la Chine [8].

Une telle interprétation, byzantine, de la référence à Romulus suppose que le souvenir du héros à qui la première Rome devait sa fondation fût resté vivant dans la seconde. Or on en a bien des attestations et nous nous bornerons à évoquer, non sans une certaine émotion, une de ses illustrations les plus significatives, une splendide mosaïque, datée de 511 et provenant d'Apamée, qu'on pouvait admirer au musée archéologique de Maarrat An Numan, près d'Idlib en Syrie, et dont on ne sait pas ce qu'elle est devenue au cours des événements tragiques qui ont frappé le pays depuis 2011. Mais nous ne traiterons pas ici des représentations figurées de la légende de Romulus que le monde byzantin nous a livrées, mais de l'expression littéraire que le récit de la geste du *conditor* a reçue, à Constantinople, avec l'œuvre d'un contemporain de Justinien, Jean Malalas. Celui-ci consacra en effet une notice substantielle au fondateur de Rome dans sa *Chronographie* [9] et elle

6. Gl. W. Bowersock, « La nouvelle Rome », dans *Constantinople réelle et imaginaire (330-1204), autour de l'œuvre de Gilbert Dagron, 22-24 mars 2017, Paris, Collège de France et Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, à paraître dans les Actes.

7. Sur la question, nous pouvons renvoyer à É. de La Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Paris, Collège de France/Institut des hautes études chinoises, 2004² [2002] ; É. de La Vaissière et É. Trombert (dir.), *Les Sogdiens en Chine* (Études thématiques 17), Paris, École française d'extrême-Orient, 2005.

8. M. Compareti et É. de La Vaissière (dir.), *Royal Nawrûz in Samarkand. Acts of the Conference Held in Venice on the Pre-Islamic Afrâsyâb Painting*, Rome-Pise, Accademia editoriale, 2006, M. Comparetti, *Samarcanda centro del mondo. Proposte di lettura del ciclo pittorico di Afrâsyâb*, Milan-Udine, Mimesis edizione, 2009.

9. Pour le texte de Malalas, outre l'édition du Corpus de Bonn (antérieure à la découverte des fragments du livre I), faite par L. Dindorf, *Ioannis Malalae Chronographia* (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae 15), Bonn, Weber, 1831, on dispose maintenant de celle de J. Thurn, *Ioannis Malalae Chronographi* (Corpus Fontium Historiae Byzantinae, series Berolinensis 35), Berlin-New York, De Gruyter, 2000 ; c'est cette édition que nous suivrons ici. On signalera en outre la traduction anglaise, sur un texte révisé par rapport à celui donné dans le Corpus de Bonn, par E. Jeffreys, M. Jeffreys, R. Scott, *The Chronicle of John Malalas. A Translation* (Byzantina Australiensia 4), Melbourne, Australian Association for Byzantine Studies, 1986, et la traduction allemande, fondée sur l'édition Thurn, de J. Thurn, M. Meier, avec la collaboration de C. Drosihn, K. Enderle, S. Priwitzer, *Johannes Malalas, Weltchronik* (Bibliothek der griechischen Literatur 69), Stuttgart, Hiersemann, 2009 (Thurn, Meier 2009).

eut une importance considérable, puisqu'elle se retrouve, au moins en partie, dans une série d'œuvres d'auteurs byzantins, s'étageant entre le VII^e^ et le XIII^e^ siècle – on peut citer Jean d'Antioche qui au moins d'après la chronologie traditionnelle, composa son œuvre historique peu après 610, le *Chronicon Paschale*, qui couvre la période allant jusqu'en 630, Jean de Nikiou, évêque égyptien de la fin du VII^e^ siècle, dont la chronique, rédigée en grec, ne nous est plus connue que par une version éthiopienne, datée de 1602, les *Parallèles sacrés* attribués à Jean Damascène, qui vécut entre 676 et 749, compilation qui peut être attribuée au VIII^e^ siècle, Georges le Moine, qui composa son histoire sous Michel III, lequel régna de 842 à 867, le recueil intitulé *Ecloge Historiarum*, qui date de 886 ou 889, le lexique de la *Souda*, rédigé au X^e^ siècle, dont une des notices (sur les *Brumalia*) paraît procéder du passage de Malalas qui nous concerne (et non, comme d'autres, de la reprise qui en avait été faite par Jean d'Antioche), le Pseudo-Syméon, puis son successeur Georges Cédrénos, dont les champs chronologiques s'étendent respectivement jusqu'en 963 et 1057, la chronique de Michel Glykas, qui fut secrétaire de l'empereur Manuel I Commène en 1158-1159, celle de Joël, qui connut la prise de Constantinople par les Croisés en 1204, celle de Théodore Skoutariotès, qui évoque les événements jusqu'en 1261, ainsi qu'une version plus courte de ce dernier ouvrage, conservée par le manuscrit *Vaticanus Graecus* 1889, qui doit en être un résumé postérieur. Par ailleurs la présentation de Jean Malalas connut une diffusion non négligeable en dehors du monde byzantin, dans des langues autres que le grec : en dehors de la forme éthiopienne sous laquelle la version de Jean de Nikiou nous est connue, on peut rappeler que la notice de Jean Malalas fut reprise, telle quelle, dans une série de chroniques slaves, qui, avant d'aborder l'histoire de leur pays, la font précéder de ce qui est une traduction du texte du contemporain de Justinien (ce qui a permis, sur certains points, de compléter le texte grec qui nous est parvenu [10]), et elle inspira plusieurs œuvres en syriaque, la chronique de Michel le Syrien, né en 1126 et mort en 1199, celle dite de 1234, puisqu'elle s'arrête à cette date, plus une œuvre mal située chronologiquement, qui est une chronique mise sous le nom du Grec Dioclès, dont Plutarque, dans sa *Vie de Romulus*, disait (en 3, 1 et 8, 9) qu'il avait été la source du récit de Fabius Pictor [11].

La présentation qui est faite par Jean Malalas de la carrière du premier roi de Rome dans les sept premiers chapitres du livre 7 de sa *Chronographie*,

Cet auteur a fait depuis quelque temps l'objet de travaux collectifs importants : E. Jeffreys, B. Croke, R. Scott (dir.), *Studies in John Malalas* (Byzantina Australiensia 6), Melbourne, Australian Association for Byzantine Studies, 1990, J. Beaucamp, avec S. Agusta-Boularot, A.-M. Bernardi, B. Cabouret et É. Caire (dir.), *Recherches sur la chronique de Jean Malalas* (Centre de recherche d'histoire et civilisations de Byzance, monographies 15), Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance), t. I, 2004 ; S. Agusta-Boularot, J. Beaucamp, A.-M. Bernardi, E. Caire (dir.), *id.* (Centre de recherche d'histoire et civilisations de Byzance, monographies 24), t. II, 2006.

10. Sur cette question, S. Franklin, « Malalas in Slavonic », dans *Studies in John Malalas*, *op. cit.* [n. 9], p. 276-287.

11. Nous étudions la question en détail dans *Romulus vu de Constantinople. La réécriture de la légende dans le monde byzantin, Jean Malalas et ses successeurs*, *par Dominique Briquel*, *avec la collaboration de Jacques-Hubert Sautel, Françoise Briquel-Chatonnet, Muriel Debié*, Paris, Hermann éditeurs, 2018 ; pour les auteurs qui ont suivi la présentation de Jean Malalas, p. 179-276 (textes grecs) ; p. 277-337 (textes syriaques et éthiopien).

dont les dix-huit livres retraçaient l'histoire du monde depuis la Création jusqu'au règne de Justinien, n'a guère retenu l'attention de ceux qui se sont intéressés à la figure du *conditor*. On le comprend aisément : si on la compare aux récits de base que sont les *Ab Vrbe condita libri* de Tite-Live (en 1, 4-16), les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse (en 1, 76-2, 56) et la *Vie de Romulus* de Plutarque, dont le caractère assez unitaire doit refléter le fait qu'ils sont tous tributaires, en dernier ressort, de la présentation qui en avait été faite par Fabius Pictor, elle peut sembler peu satisfaisante, sinon franchement aberrante [12].

Déjà, la notice du chroniqueur du VI^e^ siècle est mal construite. Au lieu de commencer par relater la naissance de Romulus (et de son frère) au début de la notice, il ne l'évoque que dans le dernier chapitre (7, 7, p. 137, 58-68), en quelque sorte par raccroc, lorsqu'il en est en vient à parler de l'institution des *Brumalia*, fête qu'il met en rapport avec le fait que les deux jumeaux avaient été recueillis par Faustulus et son épouse (dont il ne donne d'ailleurs pas le nom) [13]. L'exposé débute par la mention de la fondation de Rome et les noms de Romulus et Rémus (Rhômos et Rhèmos chez l'auteur) sont introduits sans que rien n'ait été dit de leurs origines. À l'autre bout de la carrière du premier roi, rien n'est dit non plus des circonstances de sa mort et, après avoir parlé des *Brumalia*, Jean Malalas enchaîne immédiatement, en 7, 8, p. 138, 96-97, sur les autres rois de Rome [14].

Par rapport à la tradition classique, on note une série d'absences, parfois surprenantes. Passe encore que l'épisode de l'exposition, s'il comporte la référence à la louve (interprétée, comme dans la version rationalisante évoquée par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Plutarque et de nombreux autres auteurs, comme liée au métier exercé par la femme du berger Faustulus [15]), omette celui de la nacelle jetée dans le Tibre ; mais il est étonnant que Jean Malalas ne dise rien des guerres menées par le premier roi, alors qu'elles représentent une part importante du récit traditionnel – et que lui-même lui attribue, en 7, 6, p. 136, 26-27, une armée nombreuse et évoque des opérations militaires en 7, 7, p. 138, 72-73 ; rien n'est dit non plus sur la mise en place des structures politiques de la *res publica*, les sénateurs par exemple n'étant cités qu'en passant, à propos de l'institution des Broumalia, lorsque l'auteur raconte que Romulus avait invité les membres du Sénat à organiser des banquets chez eux dans le cadre de ces fêtes (7, 7, p. 137-138, 70-71).

12. Nous examinons l'exposé de Jean Malalas en détail dans *Romulus vu de Constantinople*, *op. cit.* [n. 11], p. 101-177 ; nous présenterons ici les points essentiels des innovations introduites par le contemporain de Justinien rapport à la présentation classique de la légende, nous permettant de renvoyer à cet ouvrage pour une étude plus approfondie.

13. Sur la fête tardo-antique et byzantine des Brumalia, l'étude fondamentale reste celle de J. R. Crawford, « De Bruma et Brumalibus festis », *ByzZ* 23, 1914-1919 [1920], p. 365-396 ; voir également A.-M. Bernardi, « Regards croisés sur les origines de Rome : la fête des *Brumalia* chez Jean Malalas et Jean Lydos », dans *Recherches sur la chronique de Jean Malalas*, *op. cit.* [n. 9], t. II, p. 53-67.

14. On ne peut pas exclure cependant que la forme sous laquelle la *Chronographie* nous est parvenue représente une version réduite de l'œuvre.

15. Malalas, 7, 7, p. 137, 67-69 ; cf. Tite-Live, 1, 4, 7, Denys d'Halicarnasse, 1, 84, 4-5, Plutarque, *Vie de Romulus*, 4, 3-4, Tertullien, *Contre les païens*, 2, 10, 1, Lactance, abrégé des *Institutions divines*, 15, 1-2, Servius, commentaire à l'*Énéide*, 1, 273, Augustin, *Cité de Dieu*, 18, 21, Jérôme, *Chronique*, 85a Helm, Zonaras, 7, 1, Mythographes du Vatican, I, 1, 30, 4. L'auteur byzantin donne cependant au nom de « louve » le sens de bergère et non de prostituée.

Un épisode aussi crucial que le fratricide est à peine évoqué : le chronographe se borne à dire, en une courte phrase, « les frères en vinrent à se haïr ; Rémus fut tué par Romulus et Romulus régna seul » (7, 1, p. 132, 12-13). Cela dénature complètement le récit de fondation et la fondation elle-même, avec son rituel minutieux, que pourtant un contemporain de Jean Malalas, Jean le Lydien, décrivait encore minutieusement dans son traité *Des mois* (en 4, 73), est pour ainsi dire esquivée, l'auteur se bornant à définir Romulus comme « le fondateur de Rome » et dire que « Rome avait été fondée par eux (= les deux frères) » (7, 1, p. 132, 3 et 5-6). En effet, et même si la formulation employée dans ces deux passages successifs témoigne d'une certaine ambiguïté, pour le chronographe, Romulus n'est pas vraiment le fondateur unique de l'*Vrbs*, puisque la ville a connu, à ses débuts, une période de règne conjoint des deux frères, à laquelle la mort de Rémus a mis fin : le meurtre de ce dernier n'est donc pas la composante indissociable du processus de fondation qu'elle est dans la version traditionnelle.

Inversement, l'auteur du VI^e^ siècle attribue à Romulus la paternité de réalisations qui ne lui reviennent pas dans la tradition courante. Jean Malalas le crédite de la fondation du temple de Jupiter Capitolin (7, 1, p. 132, 9-10) et, surtout, de celle du Cirque, sur laquelle il s'étend sur deux chapitres entiers (7, p. 133-135, 4-5), alors que l'historiographie classique les situait sensiblement plus tard et les attribuait aux Tarquins. Il fait état de points qui n'avaient pas leur place dans le récit habituel. Il évoque l'introduction à Rome à cette époque du Palladion venu de Troie (7, 1, p. 132, 11-12), la rénovation sur le Palatin d'un palais qui aurait été à l'origine la demeure de Pallas, fils de l'Arcadien Évandre qui s'était établi en ces lieux (7, 1, p. 132, 8-9), l'édification d'un temple du dieu Mars au champ de Mars, avec la création de la fête de ce dieu à la date du 1^er^ mars et le changement du nom de ce mois de « premier » en « mars » (7, 3, p. 133, 32-37). Il fait état de l'existence sur le site de Rome d'un établissement antérieur appelé Valentia (7, 1, 4, p. 132, 6-7) : cette doctrine est issue de l'idée que Rome devait son nom au mot grec *rhômè*, signifiant force [16], et que ce nom devait nécessairement reposer au départ sur une appellation italique de même sens, Valentia, qui avait été traduite en grec par des Hellènes venus sur le site, comme Évandre et ses compagnons arcadiens ; mais elle était confinée, avant Jean Malalas, à des ouvrages érudits [17]. Certains points de sa présentation relèvent il est vrai d'innovations par rapport au récit traditionnel qu'on trouve avant lui. C'est le cas en particulier de l'instauration d'une sorte de dyarchie posthume entre lui et son frère, qu'il relate en 7, 2, p. 132-133, 15-31 : le meurtre de Rémus ayant suscité des troubles dans la cité, accompagnés de catastrophes naturelles montrant que les dieux étaient en colère, Romulus y remédia en disposant à côté de lui l'effigie de son jumeau, trônant en même temps que lui, montrant ainsi que les décisions qu'il prenait émanaient des deux frères – faisant ainsi disparaître les conséquences néfastes de l'événement. Comme l'a montré en 1987 notre collègue suisse Philippe Bruggisser, aujourd'hui

16. Voir Br. Rochette, « Ῥώμη/ῥώμη », *Latomus* 56, 1997, p. 54-57.

17. On trouve l'idée dans Solin, 1, 1, Festus, 328 L, Deutéro-Servius, commentaire à *Énéide*, 1, 273 (se référant au grammairien Ateius Philologus, du I^er^ siècle av. J.-C.).

malheureusement décédé, cette histoire, dont l'origine première peut être cherchée dans la cérémonie organisée par Eumène à Cyinda, après la mort d'Alexandre, en 318 av. J.-C., où le Macédonien fut représenté par son trône et ses insignes, apparaît déjà au niveau de Servius et le contemporain de Justinien n'a fait que la reprendre [18], en l'adaptant à son contexte (ainsi la punition divine par la *pestilentia*, récurrente dans le contexte italien originel, devient un tremblement de terre, selon une thématique classique en Orient et très présente chez Jean Malalas) [19]. Mais bien souvent, on ne peut trouver aucun précédent.

Parfois, l'auteur byzantin est parti d'un élément du récit traditionnel. Mais il l'a complètement dénaturé. Ainsi, en 7, 1, p. 132, 2-8, l'allusion à des armes d'Héraclès déposées par Romulus et son frère dans un temple de Jupiter situé au Forum Boarium semble prolonger l'épisode du dépôt des armes du roi des Caeniniens Acron, offertes au dieu suprême par le fondateur après qu'il eut tué celui-ci en combat singulier ; mais il s'agit de l'institution des *spolia opima*, qui sont déposés en offrande à Jupiter Férétrien dans son temple du Palatin : on assiste vraisemblablement à une confusion avec le temple d'Hercule, qui se trouvait au Forum Boarium – mais où aucun auteur ne nous a jamais dit que des armes du héros aient été visibles. Il est un cas beaucoup plus flagrant : celui de l'enlèvement des femmes, raconté par le chronographe byzantin au chapitre 6. Le point de départ est bien sûr le rapt des Sabines et des autres femmes, un des points les plus hauts en couleurs du récit, qui, avec ses suites, occupait chez Tite-Live les chapitres 9-13 du livre I, chez Denys d'Halicarnasse les chapitre 30-47 du livre II et chez Plutarque les chapitres 14-19 de sa *Vie de Romulus*. Mais l'histoire est complètement dénaturée chez Jean Malalas, et pas seulement parce que les guerres provoquées par le coup de main de Romulus et ses compagnons, contre les cités latines dont les femmes ont été enlevées d'abord, contre les Sabins ensuite, sont absentes de son récit. Il suffit de rappeler que G. Dumézil avait souligné l'importance fondamentale de l'épisode dans le processus de fondation de la ville, épisode qui, dans sa perspective comparative, marquait l'achèvement de sa formation, la cité étant désormais complète, puisque comportant en son sein les trois composantes fonctionnelles de l'idéologie indo-européenne [20]. Or, chez Jean Malalas, l'enlèvement des femmes est complètement déconnecté de la fondation : la cité existe depuis longtemps lorsqu'il survient. Il ne donne même pas lieu à l'institution des courses de chars et à la création du cirque, puisque l'auteur byzantin en a fait état comme d'un

18. Voir Ph. Bruggisser, *Romulus Servianus. La légende de Romulus dans les Commentaires à Virgile de Servius : mythographie et idéologie à l'époque de la dynastie théodosienne* (Antiquitas, Abhandlungen zur alten Geschichte 36), Bonn, Habelt, 1987, p. 136-138, 144-147 ; les passages où cette histoire apparaît sont les commentaires à l'*Énéide*, 1, 276, 1, 292, 7, 779.

19. M. Meier, « Die Erdbeben der Jahre 542 und 544 in der byzantischen Überlieferung. Quellenkritische Überlegungen zur Geschichte des 6. Jahrhunderts n. Chr. », *ZPE* 130, 2000, p. 287-295 ; Id., « Naturkatastrophen in der christlichen Chronistik. Das Beispiel Johannes Malalas (6. Jh) », *Gymnasium* 114, 2007, p. 559-586 ; cf. aussi E. Jeffreys, « Chronological Structures », dans *Studies on Malalas*, *op. cit.* [n. 9], p. 111-166, ici p. 155-159.

20. Voir en dernier lieu G. Dumézil, *Mythe et épopée, I, L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Gallimard, 1986[5] [1968[1]], p. 285-303 ; *Idées romaines*, Paris, Gallimard, 1969, p. 209-223 ; Id., *Mythe et épopée*, III, *Histoires romaines*, Paris, Gallimard, 1973, p. 211-212.

épisode antérieur, qu'il a évoqué dans ses chapitres 4 et 5 ; on peut ajouter que les Consualia ne sont pas mentionnés : le chronographe évoquera leur création plus tard, en mettant en relation leur origine avec l'éviction de Tarquin le Superbe et en expliquant leur nom comme étant Consilia, faisant disparaître tout lien avec le dieu Consus (7, 9, p. 140, 52-60). Chez lui, quand le rapt des femmes se produit, Rome est une ville normale, peuplée aussi bien de femmes que d'hommes. La raison de l'enlèvement n'est donc nullement que la ville était dépourvue de sa composante féminine, comme c'était le cas lorsque, comme le relate le récit traditionnel, ses seuls habitants étaient les réfugiés, tous de sexe masculin, de l'Asylum. Et ceux qui sont en manque de femmes ne sont pas les Romains à proprement parler, mais les soldats de l'armée de Romulus, présentés comme un groupe de jeunes gens frustes et venus de l'extérieur, auxquels les citoyens de la ville refusaient de donner leurs filles en mariage : dans le récit du VI^e^ siècle, les Romains de souche ont pris le rôle qui était celui des habitants des cités latines et des Sabins dans la version classique. Jean Malalas a beau se référer à Tite-Live à la fin de son exposé (en 7, 6, p. 137, 55), ce qu'il raconte n'a rien à voir avec ce que relatait l'historien padouan – ou n'importe quel auteur ancien.

La notice n'est même pas exempte de ce que nous appellerions des erreurs caractérisées. Il est bien sûr exclu que Romulus ait pu consulter la Pythie pour lui demander ce qu'il convenait de faire après la mort de son frère (7, 2, p. 132, 17-21). La mère des jumeaux (pour laquelle il préfère l'appellation d'Ilia plutôt que de Rhéa Silvia [21]) n'est pas chez lui une vestale, mais une prêtresse de Mars (7, 7, p. 137, 61). C'est sans doute cohérent avec l'atmosphère martiale de la légende, sensible chez l'auteur byzantin par ce qu'il dit du culte de ce dieu et de la question du mois de mars au chapitre 3, même s'il est de ceux qui récusent l'idée d'une filiation divine des jumeaux et affirme que le père était purement humain, un soldat qui avait violé la jeune femme [22]. Mais cela perd le lien avec le sacerdoce de Vesta et la chasteté à laquelle ses prêtresses étaient tenues tant qu'elles étaient en fonction, avec les conséquences terribles qu'un tel manquement à leur obligation risquait d'entraîner et, en conséquence, la cruauté du châtiment

21. Le nom de la mère des jumeaux est donné aussi bien sous la forme Ilia (ce qui renvoie à la question des origines troyennes de Rome) que Rhéa Silvia : on trouve Ilia dans Ennius, cité par Porphyrion, commentaire à Horace, *Odes*, 1, 2, 18, Horace, *Odes*, 1, 2, 17, Conon, 48, 1, Stace, *Silves*, 1, 2, 243, Servius, commentaire à l'*Énéide*, 1, 273, Rhéa Silvia (ou Rhéa ou Silvia) dans l'*Origo Gentis Romanae*, citant une série d'auteurs plus anciens (Valerius Antias en 19, 4 et 21, 1 = frag. 1 et 2 Chassignet, Marcus Octavius et Licinius Macer en 19, 5 = Licinius, frag. 1 Chassignet, Fabius Pictor et Vennonius en 20, 2 = Fabius, frag. 7c Chassignet), Tite-Live, 1, 3, 11, Strabon, 5, 3, 2 (229), Florus, 1, 1, 1, Aristide de Milet, cité dans les *Parallèles mineurs* attribués à Plutarque (36 = 314f), Appien, 1, 5-6, Polyen, 8, 1, Justin, 43, 2, 1, Eutrope, 1, 1, *Des hommes illustres*, 1, 1 ; Denys d'Halicarnasse (1, 76, 3), Plutarque (*Vie de Romulus*, 3, 3), Augustin (*Cité de Dieu*, 18, 21), Dion Cassius (d'après Tzetzès, scholie à Lycophron, 1232) signalent l'existence des deux noms, qu'Ovide emploie alternativement dans les *Fastes* (Ilia en 4, 55, Silvia en 2, 383, 3, 45).

22. On sait que, pour Tite-Live, 1, 4, 2, la mère des jumeaux avait été victime d'un viol et avait attribué sa grossesse à un dieu, peut-être parce qu'elle avait été assez naïve pour le croire, mais peut-être aussi parce qu'elle avait ainsi voulu donner une explication glorieuse à sa faute ; référence à un père humain aussi chez Marcus Octavius et Licinius Macer, cités dans l'*Origo gentis Romanae*, 19, 5 (= Licinius Macer, frag. 1 Chassignet), Denys d'Halicarnasse, 1, 77, 1.

qui était infligé à la vestale coupable [23]. Ce n'est cependant qu'une erreur de détail par rapport à celle, beaucoup plus fondamentale, qui tient à la généalogie de la mère de Romulus : chez l'historien byzantin, en contradiction avec la présentation unanime des autres sources sur ce point, elle n'est pas fille de Numitor, mais d'Amulius : le bon Numitor, faisant contraste avec le méchant Amulius, n'existe pas dans la *Chronographie* et par conséquent la thématique des deux frères ennemis qui était un ressort fondamental de l'intrigue déjà au niveau de la seconde génération avant celle de Romulus et Rémus, ainsi que notre collègue belge Alain Meurant l'a bien souligné [24], n'a pas sa place à ce stade de la narration. Dès lors, la prêtrise de la mère des jumeaux – qui n'est plus une vestale, tenue au vœu de chasteté – n'est plus liée à la crainte d'Amulius de voir des rejetons du frère qu'il a évincé contester son pouvoir ; il n'est pas non plus, bien sûr, question d'un neveu, fils de ce frère chassé du trône, qu'il aurait tué. À nos yeux, l'intrigue se trouve ainsi appauvrie d'un élément essentiel.

Faut-il pour autant juger la version de la légende qu'on rencontre chez Jean Malalas dénuée d'intérêt ? Nous ne le pensons pas et les divergences qu'il offre par rapport à la tradition classique représentée par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Plutarque, le caractère de son récit qu'on serait tenté de qualifier d'aberrant vont nous permettre de retrouver la question dont nous sommes parti, celle de la place de la référence au fondateur de Rome dans le monde byzantin, de la signification que pouvait conserver pour lui la figure de Romulus.

Reprenons le point de la légende que nous venons d'évoquer, l'enlèvement des jeunes femmes. Le rapt est le fait, chez Jean Malalas, non des Romains en tant que tels, mais des soldats. C'est bien sûr un contre-sens radical quant au sens de cet épisode, et la présentation de la *Chronographie* dénature complètement ce que pouvaient être les habitants de la ville fondée par Romulus. À ce stade de l'histoire, la distinction entre les citoyens de l'*Vrbs* et les soldats qui étaient chargés de la défendre n'avait aucun sens. Les *ciues* sont, par nature, en même temps des *milites* et ce sont les mêmes individus qui exercent leurs droits en tant que membres de la communauté civique et qui prennent les armes, lorsque le besoin s'en fait sentir, pour la protéger des atteintes des ennemis. L'image que le Byzantin donne de la cité de Romulus fausse la réalité de ce qu'elle a pu être : ses Romains apparaissent comme des sortes de bourgeois tranquilles, vaquant paisiblement à leurs occupations et soucieux de marier leurs filles ; ils ne prennent aucune part à la guerre, celle-ci étant le fait de soldats de métier, recrutés à l'extérieur et dont c'est là la seule fonction dans la *res publica*, fonction qui a un caractère permanent, aux antipodes des citoyens des débuts de l'*Vrbs* qui passaient alternativement de l'état de civils à celui de militaires selon les besoins de la cité. D'ailleurs on sait dans quel mépris les Romains tenaient les mercenaires dont se composaient les armées des royaumes

23. Sur la question, on se reportera à Ph. Moreau, *Incestus et prohibitae nuptiae. L'inceste à Rome. Conception romaine de l'inceste et histoire des prohibitions matrimoniales pour cause de parenté dans la Rome antique* (Collection d'études anciennes), Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 137-150.

24. A. Meurant, *L'Idée de gémellité dans la légende des origines de Rome* (Mémoires de la Classe des Lettres 3, 24), Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2000, p. 246-260.

hellénistiques et de Carthage. L'Horatius Cocles de Tite-Live s'en faisait déjà l'écho, lui qui traitait les soldats étrusques de Porsenna, que l'épisode de Mucius Scaevola montrait de son côté venant toucher leur solde à une époque où les légionnaires romains ne recevaient aucun défraiement pour leur service, d'« esclaves de tyrans orgueilleux, (qui) ne pensent pas à leur propre liberté » [25].

Nous sommes en plein anachronisme : ce qui est décrit, ce n'est bien évidemment pas l'armée de la Rome des premiers temps de son histoire, mais celle de l'empire romain tardif et du monde byzantin, armée de métier, où les contingents étrangers étaient nombreux et dont au moins le recrutement se faisait presque exclusivement en dehors de la capitale [26]. Derrière l'image qui est ici donnée de la Rome de Romulus, c'est la Constantinople du temps où l'auteur composait son œuvre qui apparaît.

Or c'est là une donnée quasiment constante dans sa narration. Elle est fondée sur des anachronismes récurrents, qui montrent que la cité qui est évoquée répond aux réalités de la ville des bords du Bosphore à l'époque de Justinien, non à ce qu'avait pu être l'*Vrbs* primitive des bords du Tibre.

L'importance accordée au Palladium tient à ce que ce gage de protection divine, après avoir été conservé à Rome, avait été transporté par Constantin dans la ville à laquelle il avait donné son nom [27] et la référence au palais de Pallas sur le Palatin vise le sens général de « palais » qu'avait pris le nom de la colline et qui s'appliquait particulièrement au palais impérial de Constantinople [28]. Une des raisons alléguées pour la création des jeux du cirque est la volonté d'imiter ce que les souverains iraniens faisaient de leur côté [29] : c'est une absurdité si on songe à la ville des sept collines au VIII^e^ siècle av. J.-C., dont on se demande si même les habitants pouvaient avoir connaissance de l'existence de l'Iran – mais est parfaitement à sa place dans l'œuvre d'un contemporain de Justinien, qui, confronté au problème récurrent des hostilités avec la Perse, devait conclure en 532 une « paix éternelle » (laquelle ne devait pas empêcher la reprise de la guerre entre 540 et 561) et, qui plus est, était originaire d'Antioche, ville qui fut mise à sac par l'ennemi iranien en 541, ce qui le contraignit venir s'installer à Constantinople. À propos de l'instauration d'une double monarchie posthume où Romulus était associé à son frère défunt, le texte fait allusion à des gouverneurs de province, chez qui la statue de Rémus était envoyée (en même temps d'ailleurs qu'à l'usage du pluriel de majesté dans la formulation des décisions officielles) [30] et, à propos de la création des courses de char, pour rendre compte du nom, *Veneti*, de la faction des bleus, il est fait appel à la Vénétie, autour d'Aquilée, présentée comme une dépendance extérieure de la Rome de Romulus [31]. Bien

25. Tite-Live, 2, 10, 8 ; pour la paie des soldats étrusques, 2, 12, 6-8.

26. Sur l'armée byzantine, on pourra se reporter à C. Zuckermann, « L'armée », dans C. Morisson (dir.), *Le Monde byzantin*, I, *L'Empire romain d'Orient (330-641)* (collection Nouvelle Clio), Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 143-180, où on trouvera la bibliographie.

27. Malalas, 13, 7, p. 46, 83-86 Thurn ; cf. Procope, *Guerre des Goths*, 1, 15.

28. Malalas, 13, 7, p. 245, 76-77, avec référence au Palatium de Rome.

29. Malalas, 7, 4, p. 135, 43-45.

30. Malalas, 7, 3, p. 133, 29-31 (et 26-29 pour le pluriel de majesté).

31. Malalas, 7, 5, p. 135-136, 7-10.

évidemment, ces données ne se comprennent qu'en fonction de ce qu'était le monde byzantin de l'époque de Justinien et elles sont totalement irréelles si on les rapporte au temps de la fondation de l'*Vrbs* (rappelons qu'Aquilée ne fut fondée, en tant que colonie romaine, qu'en 181 av. J.-C.).

Ce qui est plus important, la notice de Jean Malalas est emplie d'éléments nouveaux par rapport à la tradition antérieure, qui fournissent des étiologies à des institutions byzantines, lesquelles se trouvent ainsi rapportées à Romulus. Dans son chapitre 2, le chronographe évoque la fête du 1er mars célébrée au Champ de Mars en l'honneur du dieu qui était considéré (même si c'est fautivement pour lui) comme le père des jumeaux. Cette festivité, d'origine païenne, qui répondait au fait que ce jour, dans le calendrier de Philocalus (de 354), était défini comme le *natalis Martis*, s'était prolongée à Constantinople. Le contemporain de Jean Malalas Jean le Lydien y fait allusion dans trois passages de son traité *Des mois* [32], soulignant qu'elle était régulièrement fêtée par ses contemporains, et, encore en 692, un concile éprouvait le besoin de tonner contres les mauvais chrétiens qui continuaient à la célébrer [33]. L'auteur s'étend plus longuement sur les *Brumalia*, une série de festivités s'étendant sur 24 jours, au moment de l'arrivée de l'hiver (d'où leur nom, tiré de *bruma*, mot lui-même issu de l'expression *breuissima dies*), dont la durée avait été mise en rapport avec les lettres de l'alphabet, chacune des journées donnant lieu à la fête de ceux dont le nom commençait par la lettre correspondante. Cette festivité est attestée pour la première fois chez Tertullien [34] et c'est seulement à Constantinople qu'elle est devenue importante. L'explication de son nom par le mot grec *brôma*, nourriture, est farfelue : mais elle permettait de trouver un biais qui permît, par la référence au fait que Romulus et Rémus avaient été nourris par Larentia et son époux Faustulus, d'en rapporter l'origine au fondateur de l'*Vrbs*.

Cependant, le plus notable est la place que tient dans le récit l'institution des courses de chars, avec l'édification du Cirque par le premier roi. Jean Malalas lui consacre deux longs chapitres de sa notice [35], où il retrace minutieusement les origines des compétitions hippiques, remontant au roi Oenomaos d'Élide, et par là liée à la naissance des jeux olympiques, et où il expose le symbolisme qui avait été attribué à la structure de l'hippodrome et aux courses qui s'y déroulaient – points sur lesquels il suit l'exposé qu'en avait fait « le très savant Charax », auteur dont nous savons maintenant qu'il faut le placer au IIe siècle de notre ère [36]. C'est le point de la carrière du premier roi de l'*Vrbs* sur lequel le chronographe s'attarde le plus, et de loin. Mais ce ne sont pas les faits romains qui justifient cette insistance : dans ces deux chapitres, nous sommes transportés à Constantinople et il n'est

32. Jean le Lydien, *Des mois*, 3, 22, 4, 34 et 42.

33. Concile de 692, canon 62 (H. Ohne, *Das Konzil Quinisextum*, Turnhout, Brepols, 2006, 11, p. 264).

34. Tertullien, *De l'idolâtrie*, 10, 3.

35. Malalas, 7, 4-5, p. 133, 38-136, 25.

36. Malalas, 7, 4, p. 135, 81-82 ; alors que F. Jacoby situait cet historien au VIe siècle, la découverte d'une inscription de Pergame où il est indiqué qu'il fut consul en 147 a montré qu'il vécut sous les règnes d'Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle (C. Habicht, « Zwei neue Inschriften aus Pergamon », *Istambuler Mitteilungen* 9-10, 1959-1960, p. 109-127, J. et L. Robert, « Bulletin épigraphique », *REG* 74, 1961, p. 215-216).

pas besoin de souligner l'importance centrale qu'y avait l'hippodrome, y compris sur le plan politique, ce qui a été excellemment mis en relief dans les travaux de Gilbert Dagron [37]. Celle-ci ne doit pas être réduite aux événements tragiques de la sédition Nika de 532, avec sa trentaine de milliers de morts parmi les membres des factions, où le pouvoir de Justinien avait failli sombrer et dont le souvenir transparaît dans le texte de Jean Malalas dans l'allusion qu'il fait au surgissement des soldats venant enlever les Sabines et les autres femmes sur les gradins de l'hippodrome [38].

Le symbolisme cosmique qu'on se plaisait à reconnaître dans le cirque – la piste étant la terre, ses extrémités respectivement le levant et le couchant, l'euripe la mer, les douze « prisons » d'où s'élançaient les chars les signes du zodiaque, les sept tours de la course les étoiles de la Grande Ourse [39] – n'est sans doute pas très ancien ; il n'en exprime pas moins que l'hippodrome était conçu comme un univers en réduction, autour duquel la vie du monde s'organisait. Cela répond au fait que, sur un plan politique, dans ce qu'était alors l'*imperium Romanum*, il était devenu le lieu de rencontre par excellence entre l'empereur et son peuple, une occasion régulièrement renouvelée de contacts et d'échanges entre le prince et les citoyens – en un temps où depuis longtemps les assemblées populaires avaient disparu. Et les seules divisions du peuple qui jouaient encore un rôle, à la place des vieilles structures des tribus, curies ou centuries qui avaient été la base de l'organisation civique, étaient les factions des bleus, verts, blancs et rouges [40]. Le chronographe insiste au reste sur les motivations politiques de la création de Romulus : appliquant le principe du « diviser pour régner », il aurait ainsi trouvé le moyen de canaliser habilement les oppositions auxquelles il pouvait être en butte de la part de ses sujets (notamment à cause de la mort de Rémus), en suscitant de la sorte des dissensions internes qui les empêcheraient de se retourner contre lui [41]. Il est évident qu'un tel machiavélisme a sa place dans la Byzance du VI^e^ siècle de notre ère plus que dans la Rome du VIII^e^ siècle av. J.-C.

Ainsi le Romulus de Jean Malalas ne fonde pas la Rome des trois tribus qu'évoquait la tradition ancienne, mais une Rome des quatre factions de l'hippodrome : ce qu'il a en tête est la capitale de ce qui restait alors du monde romain, et non plus celle d'une *pars occidentalis* qui relevait d'un passé révolu. L'*Vrbs* du *conditor*, on ne s'en étonnera pas, a une allure très grecque chez le contemporain de Justinien. Il insiste sur ce qu'elle doit aux Hellènes qui étaient censés être venus sur son sol avant la fondation de la cité romuléenne : Évandre et son fils Pallas, à l'origine du Palatin, Hercule dont les armes, selon lui, y avaient été conservées. Nous avons évoqué le recours à l'oracle de Delphes et, bien sûr, l'origine grecque de l'hippodrome.

37. G. Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451* (Bibliothèque byzantine, Études 7), Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 320-364, et surtout *L'Hippodrome de Constantinople. Jeux, peuple et politique* (Bibliothèque des histoires), Paris, Gallimard, 2011.

38. Malalas, 7, 6, p. 135, 50-52. Données sur la sédition Nika dans Dagron, *Naissance d'une capitale*, *op. cit.* [n. 37], p. 113-115.

39. Malalas, 7, 4, p. 135, 82-91.

40. Sur le rôle des factions dans la cité, Dagron, *Naissance d'une capitale*, *op. cit.* [n. 37], p. 348-364.

41. Malalas, 7, 4, p. 133, 38-40, 5, p. 135, 14-25.

Son Jupiter est un Zeus Picos, combinant la référence à l'ancien souverain légendaire du Latium Picus, considéré comme fils de Saturne, avec la figure du fils de Cronos, qui chez lui avait suivi les traces de son père parti s'établir en Italie et avait à sa suite régné 62 ans sur le pays [42]. Mais le plus notable est la mise en relief de la question du Palladium dans la présentation de la fondation de Rome qu'offre la *Chronographie* : elle répond à l'importance qui est accordée dans l'ensemble de son récit à ce talisman qui assurait une protection divine à Troie et dont les vicissitudes sont décrites en détail. Jean Malalas relate longuement son enlèvement par Ulysse et Diomède, la dispute qui les avait opposés à Ajax fils de Télamon pour sa possession, le fait que Diomède, qui en avait bénéficié après la mort d'Ajax et la fuite d'Ulysse, l'avait emporté à Argos, puis à Argyrippe en Italie, avant de la remettre à Énée, arrivant à son tour dans la péninsule [43]. Le héros troyen dépose le Palladion dans la ville qu'il a fondée, qui est pour notre auteur Albania, son fils Ascagne le transporte dans la ville qu'il fonde à son tour, appelée ici Lavinia, puis le fils d'Ascagne, Albas, qui s'établit à Silva, y dépose le fétiche sacré – jusqu'à ce que Romulus et son frère l'apportent à Rome [44]. Mais ensuite elle ne reste pas sur les bords du Tibre, puisqu'avec Constantin elle finit son périple à Constantinople [45]. En quelque sorte, la boucle est bouclée : partie de Troie, la statue d'Athéna a gagné l'Italie, pour être installée dans la nouvelle Troie qu'est Rome, puis a regagné une région qui était toute proche de son lieu d'origine, en étant placée dans la seconde Rome, Constantinople.

Ce jeu entre le monde grec, et plus précisément la Troade, dont la nouvelle capitale de l'empire romain n'était guère éloignée, et Rome montre que la ville des bords du Tibre, pour importante qu'elle soit, occupe dans la vision de l'histoire du monde que se fait le chronographe une place qui n'est plus aussi centrale qu'elle l'était dans une œuvre comme les *Ab Vrbe condita libri* de Tite-Live. Rome n'est plus qu'une étape dans le devenir du monde, devenir qui conduit finalement à la Byzance de Justinien. Rome n'est plus un commencement absolu : elle est tributaire d'une histoire antérieure, où le monde grec et notamment son ancêtre Troie jouent un grand rôle. Elle ne marque pas davantage la fin de l'histoire, puisque celle-ci se poursuivra à Constantinople. On peut d'ailleurs dire que Romulus n'est plus le héros qu'on se serait attendu à trouver. Chez l'auteur du VI^e^ siècle, il apparaît comme un souverain un peu falot, banalement en butte aux aléas du pouvoir – qui font qu'il a été amené à tuer son frère, à la manière de tant d'empereurs dont le règne avait été marqué par des drames domestiques – et à l'opposition de ses sujets – contre laquelle il réagit avec des expédients comme l'instauration d'une monarchie fictive avec son frère mort, l'édification de l'hippodrome ou la création des *Brumalia* [46].

42. Malalas, 1, 9, p. 10, 66-71, 94-97. L'identification de Zeus et de Picus semble avoir figuré déjà chez Diodore de Sicile (6, 5, tiré de Jean d'Antioche).

43. Malalas, 5, 12-16, p. 81, 5-85, 22 ; 5, 22, p. 93, 73-74 ; 6, 23, p. 128, 37-129, 59.

44. Malalas, 6, 24-25, p. 130, 84-93 ; 6, 29, p. 131, 13-17 ; 7, 1, p. 132, 11-12 ; 13, 7, p. 246, 83-86.

45. Voir plus haut n. 27.

46. Malalas, 7, 2, p. 132, 15-17, 4, p. 133, 38-40 et 5, p. 136, 19-23, 7, p. 138, 80-95.

Il n'en reste pas moins que la fondation de Rome représente une étape très importante dans l'histoire du monde. Dans l'architecture des dix-huit livres de la *Chronographie*, elle prend place au début du deuxième tiers, au commencement du livre VII, marquant la naissance du monde romain, faisant écho à la création du monde par laquelle le premier livre débutait et s'articulant avec l'instauration de l'empire chrétien par Constantin, dont la conversion, nouveau tournant de l'histoire, intervient au début du livre XIII. L'aspect religieux de la vision du passé est certes essentiel chez Jean Malalas – d'autant plus qu'à cette répartition ternaire s'en ajoute une autre, binaire, de ses dix-huit livres dont le second temps est marqué, au début du livre X, par la naissance du Christ dont la venue avait été annoncée à la fin du livre précédent. Il n'empêche qu'avec la fondation de Rome par Romulus a été mise en place une structure qui dès ce moment jouera un rôle moteur, cette Rome dont Constantinople, créée comme capitale par Constantin dans le livre XIII, s'inscrit dans la continuité. Romulus reste donc un personnage essentiel dans l'histoire du monde, y compris après la disparition la *pars occidentalis* de l'*imperium Romanum*, puisque la capitale de la *pars orientalis* la prolonge.

L'histoire de Rome est donc inséparable de celle de Constantinople et la fondation de Rome doit être comprise en fonction de la ville qui a pris sa succession sur les bords du Bosphore. Cela certes peut impliquer à nos yeux des déformations, des libertés prises par rapport à la tradition, voire des affirmations qui dénaturent complètement le sens de certains épisodes par rapport à celui qui était le leur. Mais il serait absurde de faire grief à l'auteur du VI^e^ siècle de ce qu'on peut considérer comme des erreurs ou des contre-sens. Sa vision de Romulus et de la cité qu'il a créée vient de ce qu'il voyait Rome à travers Constantinople. Elle témoigne de ce que la légende du *conditor* restait vivante dans la Byzance de Justinien, et demeurait un outil efficace pour rendre compte de la réalité du monde romain, tel qu'il existait encore à cette époque. Se contenter de porter un jugement négatif sur la présentation de Romulus dans la *Chronographie* aboutit à ne pas comprendre la valeur que gardait la figure du *conditor* dans la nouvelle Rome qui avait succédé à la première.

* *
*

Le texte que nous allons examiner maintenant et qui figure dans un manuscrit latin du XIII^e^ siècle conservé à Paris, le *codex Parisinus* 6113 f. 27-49, va nous donner une impression bien différente. Ce document contient une courte chronique attribuée à Isidore de Séville : l'intitulé est *Chronica Gothorum a Sancto Isodoro editum.* Mais ce n'est nullement une œuvre authentique de l'évêque espagnol. Th. Mommsen, qui l'avait éditée dans ses *Chronica minora* en 1894, ne la jugeait pas antérieure au XI^e^ siècle, dans la mesure où il estimait qu'elle procédait, sur ce point, de l'*Historia Romana* ou *Historia miscella,* qui fut composée par Landolfus Sagax en Campanie à la fin du X^e^ siècle (à partir, en grande partie, de l'exposé qui figurait dans l'*Historia Romana* de Paul Diacre, rédigée au

Mont Cassin à la fin VIIIe siècle) [47]. Depuis, cette chronique a fait l'objet d'une édition, parue en 2000, de la part de Fernando González Nuñoz, qui pour sa part la date du milieu du XIIe siècle et l'attribue à un milieu espagnol du Levant ou de l'Aragon [48].

Cette chronique est consacrée à l'histoire de l'Espagne, et la question des origines de Rome n'y est traitée que par raccroc, à l'occasion des premiers contacts entre les habitants de la péninsule et les Romains. La légende de Romulus y est cependant exposée avec une certaine ampleur, et sous une forme assez originale, y compris avec des détails qui ne figuraient pas chez Paul Diacre ou Landolfus Sagax auxquels Mommsen s'était référé. Or F. González Nuñoz a reconnu que cette partie de la chronique reflétait ce qu'on trouve dans un opuscule du VIe siècle, l'*Historia de excidio Troiae et de fine laborum Eneae et de constructione Romae* (ou *Excidium Troiae*) [49]. Notre collègue espagnol a estimé avec raison que ce récit, plutôt que celui de Langolfus Sagax [50], avait dû être la source du Pseudo-Isidore pour son exposé, qui partage avec elle des particularités qu'on ne retrouve que dans ces deux textes [51]. Les points communs entre Landolfus Sagax et la

47. *Chronica Minora saec. IV. V. VI. VII.*, Th. Mommsen, II, Berlin, 1894, p. 376-388 (*Historia Pseudo-Isodoriana*). Pour Landolfus Sagax, voir 1, 4-7, pour Paul Diacre, 1, 1-2.

48. F. González Nuñoz, *La Chronica Gothorum Pseudo-Isidoriana* (*ms*. *Paris BN 6113*). *Edición crítica, traducción y estudio* (Biblioteca Filológica 6), La Corogne, Toxosoutos, 2000. Voir également G. Levi Della Vida, « Un texte mozarabe d'histoire universelle », dans *Études d'orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1962, t. I, p. 175-183 ; P. Gautier-Dalché, « Notes sur la *Chronica Pseudo-Isidoriana* », *Anuario di Estudios Medievales* 14, 1984, p. 183-191. Nous tenons à remercier Jacques Elfassi pour les précieuses informations qu'il nous a fournies sur cette œuvre.

49. Voir González Nuñoz, *La Chronica Gothorum, op. cit*. [n. 48], p. 33-36. Pour l'*Excidium Troiae*, nous disposons de l'édition de E. B. Atwood et V. K. Whitaker, Cambridge (Mass), The Medieval Academy of America, 1944 (ici p. 55-57), et de celle d'A. K. Bate (Lateinische Sprache und Literatur des Mittelalters 23), Francfort-Berne-New York, Lang, 1986 (ici p. 73-75, p. 136-140).

50. Landolfus Sagax, comme déjà Paul Diacre, fait état du métier de prostituée d'Acca Larentia, ce qui se lie à l'explication rationaliste de l'allaitement par la louve, mais sans relater cet allaitement (que l'*Excidium Troiae* évoque, en faisant juste une allusion au métier de la femme de Faustulus) ; les deux auteurs se réfèrent au fait que Rhéa Silvia aurait été enterrée vivante selon le mode d'exécution de la vestale coupable ; ils localisent sur le Palatin la Rome primitive de Romulus, mentionnent explicitement l'asile de Romulus, racontent que l'enlèvement des femmes eut lieu à l'occasion de jeux, citant les Caeniniens, Antemnates, Crustumériens à côté des Sabins et évoquant l'épisode de Thalassius ; lors de la guerre romano-sabine, ils font allusion à l'histoire de Tarpeia, mais ne précisent pas dans quelles conditions les Romains et les Sabins conclurent la paix. Plus loin, Paul Diacre et Landolphus Sagax donnent des détails originaux par rapport au reste de la tradition, comme l'explication du nom des soldats *milites* par référence au chiffre *mille*, du nom des Quirites par référence au nom sabin de la lance, *curis*, de la désignation par prénom et nom gentilice par une combinaison de noms sabins et romains. Aucun de ces éléments ne sont présents ni dans l'*Excidium Troiae*, ni chez le Pseudo-Isidore – qui inversement présentent des particularités qu'on ne rencontre que chez eux, et qui sont absents des versions de Paul Diacre et Landolphus Sagax comme de celles antérieures (voir note suivante).

51. La mort d'Amulius intervient dans le contexte d'une attaque de sa part contre la troupe de jeunes gens réunie par Romulus et Rémus, non d'un coup de main contre Albe lancé par Romulus ; Romulus fonde sa ville sur l'Aventin, non le Palatin ; les Sabins (seuls mentionnés) ne viennent pas pour assister à des jeux, mais pour participer aux fêtes de la fondation (*Excidium Troiae*) ou simplement pour voir Rome (Pseudo-Isidore) ; l'intervention qui met fin à la guerre n'est pas le fait des Sabines, mais de Romulus lui-même (*Excidium Troiae*) ou de tout son groupe, les *Romulei* (Pseudo-Isidore), qui déposent les enfants nés de l'union des Romains et des Sabines entre les deux armées (ce qui ne doit pas être interprété comme une marque de lâcheté de la part de Romulus, relevant d'un ton critique envers Rome, comme on le lit dans les éditions de Atwood et Whitaker, *op. cit.* [n. 49], p. lxxv et 75, et Bate, *op. cit.* [n. 49], p. 7, lequel affirmait que le texte est « far from flattering to the Romans »). Mais une grande partie des innovations par rapport au récit habituel qu'offre le Pseudo-Isidore (définition comme astrologues des devins auxquels

Chronica Gothorum que Mommsen avait relevés – en les distinguant typographiquement dans son édition de 1894 –, concernant la rivalité entre Amulius et Numitor conclue par le choix des richesses plutôt que de la royauté opéré par le second [52], l'avis rendu à Amulius par des devins d'avoir à se méfier de la descendance de Numitor [53], le meurtre du fils de ce dernier, au cours d'une partie de chasse [54], n'ont en revanche pas de caractère décisif, puisqu'on les retrouve ailleurs dans la tradition et qu'ils sont attestés précisément dans l'*Excidium Troiae* [55].

Notre intention n'est pas d'étudier à fond la version de la légende du fondateur de Rome qu'offre la *Chronica Gothorum*, mais de relever rapidement de quel esprit elle relève – et comment la tradition sur le fondateur de l'*Vrbs* pouvait alors être reçue dans un Occident qui, à la différence de l'Orient byzantin, avait beaucoup moins conservé ses attaches avec la Rome de l'Antiquité. Or on constate que le récit de l'histoire du premier roi de l'*Vrbs* qu'on trouve chez le Pseudo-Isidore (de même que ceux qu'on rencontre dans l'*Excidium Troiae*, chez Paul Diacre et Landolfus Sagax) suit, en dépit de ses particularités, la trame habituelle de la narration. Romulus, avec son jumeau Rémus, est bien le fils d'une fille de Numitor (non celui d'une fille d'Amulius, comme chez Malalas), que son oncle Amulius, roi d'Albe, avait contrainte à la virginité en la consacrant par peur de ce que ce frère qu'il avait évincé du trône n'ait une descendance qui risque de le renverser. Rhéa Silvia procrée néanmoins des jumeaux, suscitant ainsi la fureur de son oncle ; les enfants sont alors jetés dans les eaux (épisode que Malalas avait

Amulius s'adresse – ce qui ne figure pas chez Landolfus Sagax, comme le dit González Nuñoz, *La Chronica Gothorum, op. cit.* [n. 48] ; mariage de la Rhéa Silvia et naissance dans le cadre de ce mariage de Romulus et Rémus ; nacelle arrivant à la mer ; allaitement par une lionne ; recueil des enfants par un membre de l'entourage d'un roi ; éducation dans un palais royal ; absence d'enlèvement des Sabines) n'est pas davantage présente dans ce texte que dans le reste de la tradition.

52. L'éviction de Numitor est présentée chez Landolphus Sagax et dans l'*Excidium Troiae* comme résultant d'un choix volontaire de Numitor (ce détail est en revanche absent de l'exposé de Paul Diacre). Cette explication se retrouve également dans *L'Origine du peuple romain*, 19, 1-3, procédant peut-être de Valerius Antias (mais passage non retenu dans frag. 1 Chassignet) ; au contraire, chez Plutarque, *Vie de Romulus*, 3, 2-3, Zonaras, 7, 1, Numitor choisit le trône, Amulius les richesses ; chez Tite-Live, 1, 3, 10, Strabon, 5, 3, 2 (229), Florus, 1, 1, 4, Appien, 1, 4-5, Polyen, 8, 1, Jérôme, *Chronique*, 94b Helm, Amulius renverse son frère par la violence, sans autre précisions ; chez Diodore de Sicile, 7, 5, 12, Amulius profite d'un voyage de son frère pour le supplanter ; autre version dans *Des hommes illustres*, 1, 1 : dans un premier temps, les deux frères décident de régner chacun une année à tour de rôle ; chez Conon, 48, 1, Amulius tue son frère Numitor.

53. La prédiction rendue à Amulius figurait déjà chez Dion Cassius (cité dans scholie de Jean Tzétzès à Lycophron, *Alexandra*, 1232).

54. Denys d'Halicarnasse, 1, 76, 2 (nom du fils Aigestos), Strabon, 5, 3, 2 (229), sans nom du fils, Appien, 1, 5 (nom du fils Egestos), Aristide de Milet, cité dans Pseudo-Plutarque, *Parallèles mineurs*, 36 = 314f (nom du fils Ainitos), Dion Cassius, dans scholie de Jean Tzétzès à Lycophron, *Alexandra*, 1232 (nom du fils Aigestès). Le nom Sergestus est propre à l'*Excidium Troiae* et à Landolphus Sagax. L'épisode n'était pas rapporté chez Paul Diacre.

55. Th. Mommsen avait explicitement rapporté à Landolfus Sagax (en la distinguant topographiquement dans son édition) la partie du récit concernant la rivalité entre Amulius et Numitor. Mais les mêmes éléments sont présents dans l'*Excidium Troiae*. On verra donc dans ces traits communs entre l'*Excidium Troiae* et l'*Historia miscella* le signe de la dépendance de Landolfus Sagax par rapport à l'opuscule du VI^e^ siècle (Atwood et Whitaker, *op. cit.* [n. 49], p. lxxiii ; Bate, *op. cit.* [n. 49], p. 9).

omis), avant que la louve les allaite et qu'ils soient recueillis [56]. Le récit évoque ensuite le rassemblement des jeunes gens autour des deux frères [57], la lutte contre Amulius, la mort de ce dernier, dans une narration qui, si elle n'est pas totalement conforme à la forme classique du récit, comporte au moins ces éléments, qui étaient absents chez le contemporain de Justinien. Romulus fonde alors sa nouvelle ville, Rome, avec une population venue de partout, mais exclusivement masculine, si bien que ce manque de femmes doit être résolu, ce qui ne le sera que lorsque les Romains pourront avoir comme femmes les Sabines : le Pseudo-Isidore connaît donc la guerre romano-sabine, puis la réconciliation des beaux-pères et des gendres en pleine bataille. Il offre – en dépit des particularités de sa version – un récit beaucoup plus classique de cette partie de la geste du *conditor* que la transformation de l'histoire de l'enlèvement des femmes que nous rencontrons chez Jean Malalas. Ajoutons que les points nouveaux introduits chez l'auteur byzantin, qui renvoient clairement au milieu byzantin qui était le sien, comme l'importance accordée aux courses hippiques ou la création de fêtes comme celle de Mars au 1er mars et encore plus aux *Brumalia*, sont bien sûr absents du récit du Pseudo-Isidore, comme de l'ensemble de la tradition occidentale.

Tout cela prouve que c'était la forme classique de la légende de la fondation de Rome [58] qui continuait à être transmise dans l'ancienne *pars occidentalis* de l'empire et qu'elle n'avait pas donné lieu à une réécriture radicale comme c'était le cas dans la *Chronographie* de l'auteur byzantin. Il n'en reste pas moins que la présentation du Pseudo-Isidore offre de très nombreux points de divergence par rapport aux versions antérieures.

En effet, à travers cette trame générale qui est conservée, le récit fourmille de détails qui sont en rupture avec la tradition ancienne, y compris avec ce qu'on trouve dans l'*Excidium Troiae* (ou chez Paul Diacre et Landophus Sagax). La fille de Numitor est contrainte à devenir *sanctimonialis* : c'est le terme employé pour les vierges chrétiennes consacrées [59]. Le détail scabreux du viol disparaît : la jeune femme obtient de son père qu'elle la fasse sortir de son couvent et qu'elle se marie, à la fureur d'Amulius qui fait périr son époux ; mais entre temps elle a pu, très régulièrement, donner naissance à des jumeaux. Ceux-ci sont jetés dans le Tibre, d'où ils parviennent bientôt à la mer : la mer devait offrir un cadre plus impressionnant que le simple bord d'un fleuve. Plus étonnant, la louve disparaît : c'est une lionne qui allaite les enfants. Ensuite, ce n'est plus un pasteur sauvage comme Faustulus qui les recueille, mais un membre de l'entourage d'un roi, parti chasser, et ce

56. Chez le Pseudo-Isidore, les enfants ne sont cependant pas recueillis et élevés par le berger Faustulus et sa femme Acca Larentia, ce qui est encore le cas dans l'*Excidium Troiae* et chez Paul Diacre et Landolfus Sagax, mais par un roi.

57. Le récit du Pseudo-Isidore introduit ici une première fondation de ville, œuvre commune des deux frères, peuplée par un groupe de compagnons qui correspond à la troupe des *pastores*, dont les deux frères sont les chefs, du récit classique ; la lutte contre Amulius naît de ce que le roi d'Albe vient attaquer Romulus et Rémus dans leur cité.

58. Nous ne nous arrêterons pas sur les détails, franchement aberrants, donnés au début de la notice. D'après le texte qui nous est parvenu, il serait question d'un Romulus venu de Troie en Italie, dont Amulius et Numitor auraient été les fils.

59. Augustin, *Épitres*, 35, 2 ; *Code Théodosien*, 1, 3, 56.

roi lui-même, avec son cortège, vient ensuite recueillir les jumeaux. Ces derniers ne vivront donc pas dans l'humble cabane de Faustulus, mais dans un palais royal. À la mort de ce souverain, ils lui succèdent : ils décident alors d'édifier une cité, à la tête d'une troupe qui, loin de réunir les pasteurs à demi brigands du récit traditionnel, est faite de guerriers valeureux. La lutte contre Amulius devient une guerre régulière entre deux armées, le roi d'Albe se voyant même gratifié du titre d'« empereur romain ». Plus tard, au moment de la fondation de Rome (qui a lieu sur l'Aventin, non sur le Palatin), les réfugiés de l'Asylum, guère recommandables, deviennent des « hommes illustres ». La guerre contre les Sabins – dont la raison qui les avait poussés à « venir voir Rome » n'est pas précisée dans le texte – prend également la forme d'hostilités classiques, au cours desquelles les Sabins perdent beaucoup des leurs, ce qui fait que les Romains, loin d'avoir besoin d'enlever leurs filles par la ruse, n'ont qu'à conclure des alliances avec leurs veuves et leurs filles qu'ils ont fait prisonnières.

On le voit, même si la trame du récit traditionnel transparaît encore, la nature de la narration est profondément dénaturée. La mère des enfants devient une moniale contrainte contre son gré à s'enfermer dans un couvent, mais qui parvient à s'en échapper et à conclure un mariage régulier ; le Tibre se prolonge par la mer et la louve est remplacés par une lionne, ce qui est évidemment plus reluisant ; de même, au lieu d'un berger, c'est un roi qui recueille les jumeaux et le peu recommandable environnement humain qui est le leur, que ce soit lors de leur vie pastorale ou dans l'épisode de l'Asylum, est remplacé par de nobles et courageux jeunes gens ; les luttes, celle qui se conclut par la mort d'Amulius (qui se voit qualifié de *Romanus imperator* !) et celle qui oppose Romains et Sabins, se muent en guerres comme celles qui agitaient la société médiévale, donnant lieu, pour la rencontre finale des deux peuples qui fusionneront pour fonder Rome, à un rendez-vous pour se livrer bataille qui n'a aucun correspondant dans le monde antique et ferait presque penser à un tournoi organisé ; le motif du rapt des femmes disparaît : le mariage avec les Sabines devient une sorte d'œuvre de charité envers des femmes qui ont perdu leurs époux ou des filles qui ont perdu leur père. En fait, tout ce qui aurait pu sembler un peu scabreux est soigneusement gommé : les jumeaux naissent d'un mariage régulier, les Sabines ne sont plus les victimes d'un rapt et, on peut ajouter, le meurtre de Rémus est à peine mentionné [60] – il y est fait allusion d'une manière expéditive à la fin de l'exposé, sans qu'aucun détail soit donné [61]. Autrement dit, la légende a été soigneusement édulcorée, dans une société chrétienne qui ne pouvait plus tolérer le crime ou le viol. Mais l'impression est générale :

60. Il n'était pas non plus fait état du fratricide dans l'*Excidium Troiae* ; mais le Pseudo-Isidore le connaissait, puisqu'on trouve chez lui cette courte allusion : on constate qu'il n'a pas voulu insérer le crime scandaleux du *conditor* dans le cours de son récit.

61. En même temps que l'assassinat de Rémus, l'auteur mentionne la mise à mort d'Amulius et celle d'un gendre dont on ne voit pas très bien à quoi elle peut correspondre (Romulus est parfois accusé d'avoir tramé l'assassinat de Titus Tatius – c'est le cas chez Landolfus Sagax ; y aurait-il une confusion entre le gendre et le beau-père, dans une perspective où Romulus aurait épousé la fille de son collègue sabin ? González Nuñoz, *La Chronica Gothorum, op. cit.* [n. 48], p. 34, pense à une extrapolation à partir de la mort de beaux-pères sabins des Romains lors de la guerre romano-sabine, suivie d'une confusion entre *socerum* et *generum*).

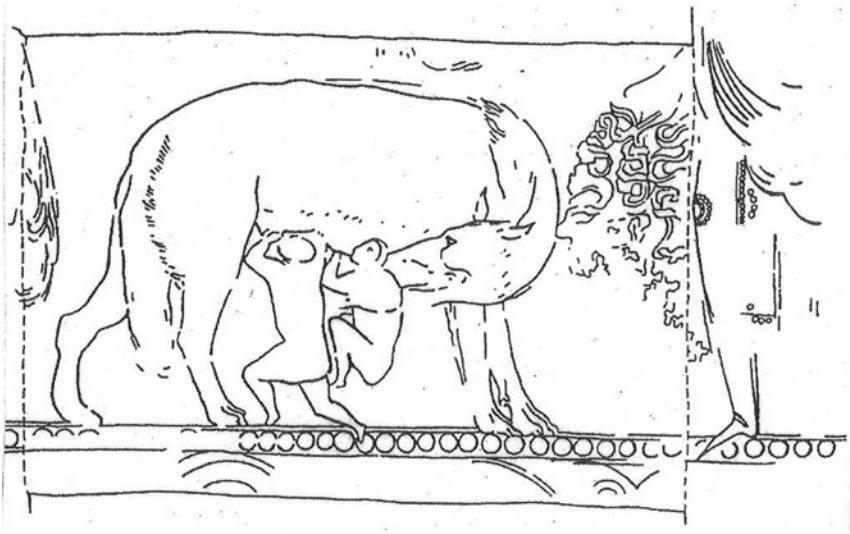
on se trouve en présence de rois, d'astrologues, de religieuses, de chevaliers, les occupations sont celles de la chasse ou de la guerre. On est transporté en plein Moyen Âge. L'histoire du *conditor* est devenue un beau récit, presque un roman de chevalerie.

* *
*

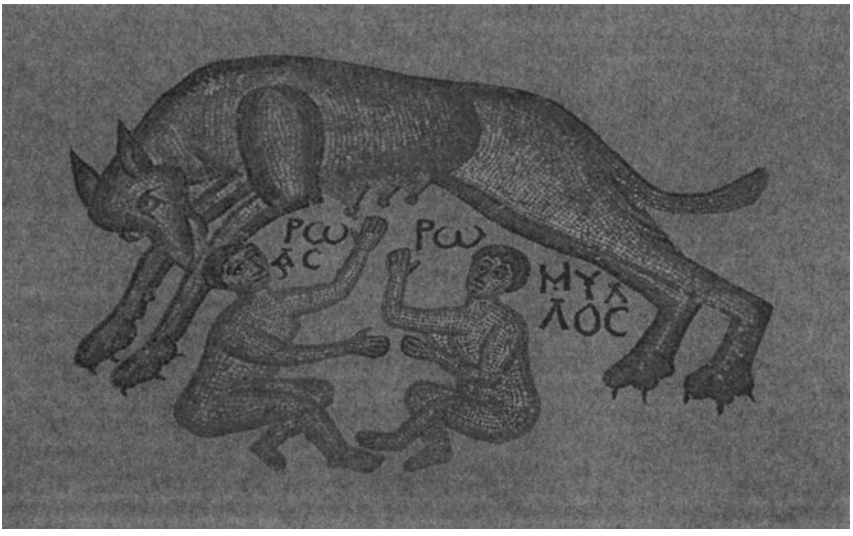
Ainsi, l'Orient byzantin comme l'Occident latin ont donné naissance à des développements nouveaux de la légende de Romulus jusque bien après la fin de la période qu'il est convenu de désigner sous le terme d'Antiquité, et en un temps où la cité qui avait été maîtresse du monde était réduite aux dimensions d'une petite ville, sans importance politique. Mais les textes de Jean Malalas et du Pseudo-Isidore, que nous avons pris en considération, montrent que le souvenir qui pouvait être gardé de Romulus était très différent dans les anciennes *pars orientalis* et *occidentalis* de l'empire. En Orient, les Byzantins se sentaient encore des Romains et Jean Malalas avait pu se fonder sur la figure du fondateur de Rome pour exprimer une réalité qui était celle de la seconde Rome, celle des bords du Bosphore. La référence restait vivante, ce qui fait que, paradoxalement, on pouvait se permettre de prendre de grandes libertés avec la tradition ancienne, de la modeler sur ce qu'était le dernier reste, toujours en pleine activité, de l'*imperium Romanum*. En Occident au contraire, le cas du Pseudo-Isidore le montre, on avait peut-être mieux respecté la trame originelle de la légende. Mais un récit comme celui qu'on lit dans le *codex Parisinus* 6113 accumule tant de coups de pouce de détail dans la narration qu'il en dénature complètement l'aspect. On a l'impression de se trouver en présence d'épisodes qui auraient pu aussi bien se dérouler dans la société de l'époque – et dont aucune fonction autre que narrative, voire distractive, n'apparaît plus. Cet avatar tardif de la tradition n'a plus grand-chose à nous apprendre.

APPENDICE

Peinture de Kala-ye Kahkaha, palais des rois d'Ustrushana (VIII[e] siècle)



Mosaïque de Maarrat An Numan (511)



1) Jean Malalas, *Chronographie*, 7, 1-7, p. 132-138, 95 Thurn

Texte donné d'après l'édition de Johann Thurn, *Ioannis Malalae Chronographia*, Corpus Fontium Historiae Byzantinae, series Berolensis 35, Berlin-New York, De Gruyter, 2000.

7, 1 Καὶ λοιπὸν ἐβασίλευσεν Ῥῶμος ὁ κτίστης τῆς Ῥώμης καὶ Ῥῆμος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ, ὅθεν μετεκλήθησαν Ῥωμαῖοι. Οἵτινες καὶ τὰ ὅπλα τοῦ Ἡρακλέος τοῦ ἐκ τοῦ γένους τοῦ Πίκου Διὸς εὑρηκότες ἀπέθεντο ἐν τῇ παρ´ αὐτῶν κτισθείσῃ πόλει Ῥώμῃ τῇ πρώην λεγομένῃ κώμῃ Βαλεντίᾳ ἐν τῷ Βοαρίῳ φόρῳ εἰς τὸν ναὸν τοῦ Πίκου Διός, ἀποκλείσαντες αὐτα ἐκεῖ ἕως ἄρτι. Οἱ δὲ αὐτοὶ ἀδελφοὶ ἀνενέωσαν τὸ λεγόμενον Παλάντιον, τὸν βασιλικὸν οἶκον τὸν τοῦ Πάλλαντος, καὶ ναὸν μέγαν τῷ Διὶ κτίσαντες ἐκάλεσαν αὐτὸν Καπετώλιον ῥωμαιστί, ὅ ἐστιν ἡ κεφαλὴ τῆς πόλεως, ἀγαγόντες καὶ τὸ Παλλάδιον τὸ ξόανον ἀπὸ πόλεως Σίλβης ἀπέθεντο αὐτὸ ἐν τῇ Ῥώμῃ. Οἵτινες ἀδελφοὶ ἐν τῷ βασιλεύειν εἰς ἔχθραν ἦλθον πρὸς ἀλλήλους, καὶ ἐφονεύθη ὁ Ῥῆμος ὑπὸ τοῦ Ῥώμου, καὶ ἐβασίλευσε μόνος ὁ Ῥῶμος.

2 Ἐξότε δὲ ἀπέκτεινε τὸν ἴδιον αὐτοῦ ἀδελφόν, ἐσείετο ἡ πόλις πᾶσα Ῥώμη καὶ οἱ δῆμοι <αὐτῆς> ἐστασίαζον καὶ ἐγίνοντο πόλεμοι ἐμφύλιοι ἐπὶ τῆς αὐτοῦ μόνου βασιλείας. Καὶ ἀπελθών ὁ αὐτὸς Ῥῶμος εἰς τὸ μαντεῖον ἐπερώτησεν ‘διὰ τί γίνεται ἐπὶ τῆς ἐμῆς μόνου βασιλείας ταῦτα;’ καὶ ἐρρέθη αὐτῷ ἐκ τῆς Πυθίας, ὅτι ‘εἰ μὴ συγκαθεσθῇ σοι ὁ σὸς ἀδελφὸς ἐν τῷ βασιλικῷ θρόνῳ, οὐ μὴ σταθῇ ἡ πόλις σου Ῥώμη οὔτε ἡσυχάσει ὁ δῆμος οὔτε ὁ πόλεμος.’ Καὶ ποιήσας ἐκ τῆς εἰκόνος τοῦ αὐτοῦ ἀδελφοῦ ἐκτύπωμα τοῦ προσώπου, ἤτοι χαρακτῆρος αὐτοῦ, χρυσοῦν στηθάριν (133), στήλην ἔθηκεν ἐν τῷ θρόνῳ αὐτοῦ, ἔνθα ἐκάθητο. Καὶ οὕτως ἐβασίλευσε τὸν ὑπόλοιπον χρόνον, συγκαθημένου αὐτῷ τοῦ ὁλοχρύσου ἐκτυπώματος τοῦ αὐτοῦ ἀδελφοῦ Ῥήμου. Καὶ ἐπαύσατο ὁ σεισμὸς τῆς πολέως καὶ ἡσύχασεν ἡ δημοτικὴ ταραχή. Καὶ εἴ τι δ´ ἂν ἐκέλευε θεσπίζων, ἔλεγεν ὡς ἀφ´ ἑαυτοῦ καὶ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ, λέγων ‘ἐκελεύσαμεν καὶ ἐθεσπίσαμεν.’ Ὅπερ ἔθος κατέσχεν ἐξ ἐκείνου παρὰ τοῖς βασιλεῦσιν ἕως τοῦ παρόντος, τὸ λέγειν ‘ἐκελεύσαμεν καὶ ἐθεσπίσαμεν.’ Ἔκτοτε καὶ εἰς τὰς πόλεις τὰς ὑπὸ Ῥωμαίους ἔπεμψε στηθάρια ὁλόχρυσα αὐτοῦ καὶ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ, ὥστε τίθεσθαι πλησίον τῶν ἀρχόντων.

3 Ὁ δὲ αὐτὸς Ῥῶμος βασιλεὺς μετὰ τὸ πληρῶσαι τὰ τείχη καὶ κοσμῆσαι τὴν πόλιν ἔκτισε καὶ τῷ Ἄρηι ναόν, καὶ ἐν αὐτῷ τῷ μηνί ἐποιήσεν ἑορτὴν μεγάλην θύσας τῷ Ἄρει, καλέσας καὶ τὸν μῆνα αὐτὸν μάρτιον, τὸν πρώην λεγόμενον πρῖμον, ὅπερ ἑρμηνεύεται Ἄρεως. Ἥνπερ ἑορτὴν κατ´ ἔτος οἱ Ῥωμαῖοι πάντες ἐπιτέλουσιν ἕως τὴν νῦν, καλοῦντες τὴν ἡμέραν τῆς πανηγύρεως Μάρτις ἐν κάμπῳ.

4 Καὶ εὐθέως πάλιν ἀρξάμενος ἔκτισε τὸ κερκέσιον, ὅπερ ὠνόμασεν ἱππικόν, ἐν τῇ Ῥώμῃ, θέλων διασκεδάσαι τὸ πλῆθος τοῦ δήμου τῶν Ῥωμαίων, ὅτι ἐστιασίαζον καὶ ἐπήρχοντο αὐτῷ διὰ τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ. Καὶ ἐπετέλεσε πρῶτος ἱπποδρόμιον ἐν τῇ χώρᾳ τῆς Ῥώμης εἰς ἑορτὴν τοῦ Ἡλίου, φησί, καὶ εἰς τιμὴν τῶν ὑπ´ αὐτὸν τεσσάρων στοιχείων, τουτέστι τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης καὶ τοῦ πυρὸς καὶ τοῦ ἀέρος, λογισάμενος καὶ τοῦτο, ὅτι εὐτυχῶς φέρονται οἱ τῶν Περσῶν βασιλεῖς εἰς τοὺς πολέμους, ὡς τιμῶντες τὰ αὐτὰ τέσσαρα στοιχεῖα. Ἐν τῇ Ῥώμῃ γὰρ οὐκ ἐτίμων αὐτὰ τὰ τέσσαρα στοιχεῖα οὐδὲ ἐν μιᾷ ἑορτῇ. Ὁ δὲ τῆς Πισαίων (134) χώρας βασιλεὺς Οἰνόμαος ἀγῶνα ἐπετέλει ἐπὶ τὰ Εὐρώπεια μέρη μηνὶ δύστρῳ τῷ καὶ μαρτίῳ κε´ τῷ Ἡλίῳ Τιτᾶνι ὡς ὑψουμένῳ ἀγωνιζομένης, φησί, τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης, ὅ ἐστι Δημήτρας καὶ Ποσειδῶνος, τῶν ὑποκειμένων στοιχείων τῷ Ἡλίῳ. Καὶ ἐβάλλετο κλῆρος μεταξὺ τοῦ αὐτοῦ Οἰνομάου βασιλέως καὶ τοῦ ἐρχομένου ἀπὸ οἱασδήποτε χώρας καταγωνίσασθαι αὐτόν. Καὶ ὅτε μὲν ὁ κλῆρος ἐκάλει τὸν Οἰνόμαον ἀγωνίσασθαι ὑπὲρ τοῦ Ποσειδῶνος, ἐφόρει σχῆμα ἱματίων κυανῶν, ὅ ἐστι τῶν ὑδάτων, καὶ ὁ ἀνταγωνιζόμενος κατ´ αὐτοῦ ἐφόρει τὸ χλοῶδες σχῆμα, ὅ ἐστι τῆς γῆς. Καὶ πάλιν εἰ ἤνεγκεν ὁ κλῆρος τῷ Οἰνομάῳ φορέσαι τὸ τῆς

Δημήτρας σχῆμα, ἐφόρει τὸ χλοῶδες σχῆμα καὶ ὁ ἀνταγωνιστὴς αὐτοῦ ἐφόρει τὸ σχῆμα τοῦ Ποσειδῶνος, ὅ ἐστι τῶν ὑδάτων, καὶ ὁ ἡττόμενος ἐφονεύετο. Καὶ πλῆθος ἄπειρον ἤρχετο θεωρῆσαι τὸν ἐτήσιον βασιλικὸν ἀγῶνα ἀπὸ ἑκάστης χώρας καὶ πόλεως. Καὶ οἱ μὲν τὰς παραλίους πόλεις οἰκοῦντες καὶ τὰς νήσους πολῖται καὶ τὰς κώμας τὰς παραλίους ναῦται ηὔχοντο νικῆσαι τὸν φοροῦντα τὸ κυανὸν σχῆμα, τουτέστι τὸ τοῦ Ποσειδῶνος, οἰωνιζόμενοι, ὅτι ἐὰν ἡττηθῇ ὁ ὑπὲρ τοῦ Ποσειδῶνος ἀγωνιζόμενος, ἔκλειψις ἰχθύων γίνεται παντοίων καὶ ναυάγια θαλάσσης καὶ ἀνέμων βιαίων ἀνάγκαι. Οἱ δὲ τὰς μεσογείους οἰκοῦντες πολῖται καὶ ἐπιχώριοι ἄγροικοι καὶ πάντες οἱ ἐν τῇ γεωργίᾳ κάμνουντες ηὔχοντο νικῆσαι τὸν φοροῦντα τὸ χλοῶδες σχῆμα, οἰωνιζόμενοι, ὅτι εἰ ἡττηθῇ ὁ ὑπὲρ τῆς Δημήτρας ἀγωνίζομενος, ὅ ἐστιν ὑπὲρ τῆς γῆς, λιμὸς σίτου καὶ σπάνις οἴνου καὶ ἐλαίου καὶ τῶν ἄλλων καρπῶν γίνεται. Καὶ ἐνίκησε πολλοὺς ὁ Οἰνόμαος ἀνταγωνιστὰς ἐπὶ πολλὰ ἔτη. Εἶχε γὰρ καὶ τὸν Ἄψυρτον διδάσκοντα αὐτὸν πικρῶς τὴν ἡνιοχικὴν τέχνην. Ὅστις Οἰνόμαος ἡττηθεὶς ὑπὸ Πέλοπος τοῦ Λυδοῦ ἐφονεύθη.

Τὸν δὲ ἱππικὸν ἀγῶνα τοῦτον ἐπενόησεν πρῶτος Ἐνυάλιός τις ὀνόματι, υἱὸς Ποσειδῶνος τοῦ ἀγαγομένου τὴν Λιβύην, θυγατέρα τῆς Ἰοῦς καὶ τοῦ Πίκου Διός, ὃς κρατήσας τὰ μεσημβρινὰ μέρη ἐκάλησε τὴν αὐτὴν χώραν ἐν ᾗ ἐβασίλευσε Λιβύην εἰς ὄνομα τῆς αὐτοῦ γυναικός. Τὸν δὲ αὐτὸν ἱππικὸν ἀγῶνα ὁ Ἐνυάλιος ἅρμασι διπώλοις ἐφεῦρε, καθὼς ταῦτα συνεγράψατο Καλλίμαχος ὁ σοφὸς ἐν τοῖς Ἐτησίοις αὐτοῦ καὶ λοιπὸν μετ΄ αὐτὸν ὁ Ἐριχθόνιος ἐπετέλεσεν. Καὶ ἄλλοι ἐν διαφόροις τόποις ἐπετέλεσαν.

(135) Ὁ δὲ Οἰνόμαος πρῶτος αὐτὸς ἐπετέλεσε τὸν αὐτὸν ἀγῶνα ἅρμασι τετραπώλοις. Διὸ καὶ περιβόητος ἐγένετο, καθὰ ἐν ταῖς τοῦ σοφωτάτου Χάρακος ἐμφέρεται ἱστορίαις, ὃς συνεγράψατο καὶ ταῦτα, ὅτι τοῦ ἱπποδρομίου τὸ κτίσμα εἰς τὴν τοῦ κόσμου διοίκησιν ᾠκοδόμηται, τουτέστι τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης. Τὰς δὲ δεκαδύο θύρας τοὺς δώδεκα οἴκους ἱστόρησεν τοῦ ζωδιακοῦ κύκλου, τοῦ διοικοῦντος τὴν γὴν καὶ τὴν θάλασσαν καὶ τῶν ἀνθρώπων τὸν παροδικὸν τοῦ βίου δρόμον, τὸ δὲ πέλμα τοῦ ἱππικοῦ τὴν γὴν πᾶσαν εἶναι, τὸν δὲ εὔριπον τὴν θάλασσαν ὑπὸ τῆς γῆς μεσαζομένην, τὸν δὲ ἐπὶ τὰς θύρας καμπτὸν τὴν ἀνατολήν, τὸν δὲ ἐπὶ τὴν σφενδόνην τὴν δύσιν, τὰ δὲ ἑπτὰ σπάτια τὸν δρόμον καὶ τὴν κίνησιν τῆς ἀστρονομίας τῶν ἑπτὰ ἀστέρων τῆς μεγάλης ἄρκτου.

5 Ὁ δὲ Ῥῶμος βασιλεὺς πρὸς τιμὴν καὶ αὐτὸς τοῦ Ἡλίου καὶ τῶν ὑπ΄ αὐτὸν τεσσάρων στοιχείων τὸν ἀγῶνα ἐν τῇ Ῥώμῃ πρῶτος ἐφεῦρε, καὶ ἐπετέλεσεν ἐν τῇ χώρᾳ τῆς δύσεως, ἤτοι τῆς Ἰταλίας, ἅρμασι τετραπώλοις, τουτέστι τῇ γῇ καὶ τῇ θαλάσσῃ καὶ τῷ πυρὶ καὶ τῷ ἀέρι. Καὶ ἐπέθηκεν ὁ Ῥῶμος τοῖς αὐτοῖς τετράσι στοιχείοις τὰ ὀνόματα, τῇ γῇ τὸ Πράσινον μέρος, ὅ ἐστι τὸ χλοῶδες, τῇ δὲ θαλάσσῃ, ὅ ἐστι τοῖς ὕδασιν, τὸ Βένετον μέρος, ὡς κυανόν, τῷ δὲ πυρὶ τὸ Ῥούσιον μέρος, ὡς ἐρυθρόν, τῷ δὲ ἀέρι τὸ Ἄλβον μέρος, ὡς λευκόν. Κἀκεῖθεν ἐπενοήθη τὰ τέσσαρα μέρη ἐν Ῥώμῃ. Ἐκάλεσε δὲ τὸ Πράσινον μέρος, ὅ ἐστι ῥωμαιστὶ τὸ ἐμπαράμονον. Πραισεντεύειν γὰρ λέγεται τὸ παραμένειν, διότι ἡ χλοώδης γῆ διὰ παντός ἵσταται σὺν τοῖς ἄλσεσι. Τὸ δὲ Βένετον ἐκάλεσεν ἐκ τοῦ εἶναι ὑπὸ τὴν Ῥώμην ἐπαρχίαν μεγάλην χώραν λεγομένην Βε(136)νετζίαν, ἧστινος μητρόπολίς ἐστιν Ἀκυληία, κἀκεῖθεν ἐξέρχεται τὰ κυανά, τουτέστι τὰ Βενέτζια βάμματα τῶν ἱματίων. Καὶ προσεκόλλησε τῷ Πρασίνῳ μέρει, ὅ ἐστι τῇ γῇ, τὸ λευκόν, φησί, τὸν ἀέρα, καθότι καὶ βρέχει καὶ ὑπουργεῖ καὶ ἁρμόττει τῇ γῇ. Καὶ τῷ Βενέτῳ μέρει, ὅ ἐστι τοῖς ὕδασιν, προσεκόλλησε συμμίξας τὸ Ῥούσιον μέρος, ὅ ἐστι τὸ πῦρ, καθότι σβέννυσι τὸ ὕδωρ τὸ πῦρ, ὡς ὑποτεταγμένον αὐτῷ. Καὶ λοιπὸν οἱ τὴν Ῥώμην οἰκοῦντες διεμερίσθησαν εἰς τὰ μέρη, καὶ οὐκέτι ὠμονόησαν πρὸς ἀλλήλους διὰ τὸ ἐρᾶν λοῖπον τῆς ἰδίας νίκης καὶ ἀντιποῖεσθαι τοῦ ἰδίου μέρους, ὥσπερ θρησκείας τινός. Καὶ ἐγένετο μέγα σχίσμα ἐν τῇ Ῥώμῃ, καὶ μεγάλην ἔχθραν εἶχον πρὸς ἀλλήλους ἐν τῇ Ῥώμῃ τὰ μέρη, ἀφότε ἐπενόησεν αὐτοῖς τὴν τοῦ ἱππικοῦ θέαν ὁ Ῥῶμος. Καὶ ὅτε ἐν οἱῳδήποτε μέρει εἶδεν ὁ Ῥῶμος φιλοῦντας τοῦς λελυπημένους καὶ ἀνθισταμένους αὐτῷ δήμους ἢ συγκλητικοὺς διὰ τὸν θάνατον τοῦ

ἀδελφοῦ αὐτοῦ ἢ δι´ ἄλλην αἰτίαν οἱανδήποτε, ἐδόκει ἀντέχεσθαι τοῦ ἄλλου μέρους, καὶ εἶχεν αὐτοὺς εὐμενεῖς καὶ ἐναντιουμένους τῷ σκοπῷ τῶν ἐναντίων αὐτοῦ. Ἐξ ἐκείνου καὶ οἱ μετ´ αὐτὸν βασιλεῖς τῆς Ῥώμης τῷ αὐτῷ κανόνι ἐχρήσαντο.

6 Ἐν δὲ τῇ βασιλείᾳ τοῦ αὐτοῦ Ῥώμου ὁ στρατὸς αὐτοῦ ἐγένετο πολὺς ἐπείσακτος καὶ πλῆθος ἦν ἐν τῇ Ῥώμῃ ἀγρίων ἀνθρώπων, καὶ οὐκ ἦσαν πρὸς τὰ πλήθη τῶν ἀνδρῶν γυναῖκες. Καὶ ἐπεθύμουν τῆς τοῦ βίου ἡδονῆς τὰ τῶν νεανιῶν στρατεύματα, καὶ ἐπήρχοντο κατὰ τὴν ἀγορὰν ταῖς γυναιξίν, καὶ ἐγένετο ταραχὴ καὶ ἐμφύλιος πόλεμος. Καὶ ἠθύμει ὁ Ῥῶμος, ἀμηχανῶν τί πράξει. Οὐδεμία γὰρ ἠνείχετο τῶν γυναικῶν καταμῖξαι τοῖς στρατιώταις, ὡς ἀγρίοις καὶ βαρβάροις. Καὶ ἐξεφώνησεν νόμον, ὥστε λαμβάνειν τοὺς στρατιώτας πρὸς γάμον παρθένους, ἃς ἐκάλεσε Βρυτίδας. Καὶ οὐδεὶς εἴλετο δοῦναι αὐτοῖς τὴν ἰδίαν θυγατέρα, ἄλλ´ ἔλεγον, ὅτι οὐκ ἔστιν αὐτοῖς καθ´ ἑκάστην ἐλπὶς ζωῆς διὰ τοὺς πολέμους, ἀλλὰ πάντες τοῖς τῆς πόλεως ἐζεύγνυον τὰς ἑαυτῶν θυγατέρας. Καὶ ἀθυμῶν ὁ Ῥῶμος ἀπῆλθεν εἰς τὸ μαντεῖον, καὶ ἐδοθη αὐτῷ χρησμός, ὥστε ἐπιτέλεσαι ταῖς γυναιξὶν θέαν ἱππικοῦ, ἵνα ἀγάγηται ἑαυτῷ ὁ στράτος γυναῖκας. Καὶ συνάξας τὸ πλῆθος τοῦ στρατοῦ ἐν τῷ Παλατίῳ ἐπετέλεσεν ἱππικόν, κελεύσας μόνον γυναῖκας θεωρῆσαι τὸ ἱπ(137)ποδρόμιον, καὶ ὡς παραξένου τινὸς θέας μελλούσης γίνεσθαι ἀπὸ πάσης τῆς περιχώρου καὶ τῶν πόρρωθεν πόλεων καὶ κωμῶν ἦλθον ἐν τῇ πόλει Ῥώμῃ πλήθη γυναικῶν, καὶ ἀνεπλήρωσαν τὸ ἱππικὸν γυναῖκες ὕπανδροι καὶ νεώτεραι παρθένοι. Ἦλθον δὲ καὶ αἱ θυγατέρες τῶν λεγομένων Σαβίνων, χώρας πλησίον τῆς Ῥώμης οὔσης, γυναῖκες εὐπρεπεῖς. Καὶ δοὺς ὁ Ῥῶμος μανδᾶτα λάθρᾳ γυναῖκα ὕπανδρον οὖσαν Ῥωμαίαν πολίτιδα μὴ θεωρῆσαι, κελεύσας καὶ τῷ ἰδίῳ στρατῷ, ὥστε ὑπάνδρου γυναικὸς μὴ τολμῆσαι ἅψασθαι, ἀλλὰ τὰς παρθένους ἁρπάσαι καὶ τὰς μὴ ἐχούσας ἄνδρας καὶ μόνας ἀνελθὼν ἐν τῷ ἱππικῷ ὁ Ῥῶμος ἐθεώρει. Καὶ ἐν τῷ ἐπιτελεῖσθαι τὸ ἱπποδρόμιον ἀπολυθεὶς ὁ στρατὸς ἐκ τοῦ Παλατίου ὥρμησαν ἐν τῷ ἱππικῷ, καὶ ἐκ τῶν βάθρων ἀνέσπασαν τὰς παρθένους γυναῖκας καὶ τὰς μὴ ἐχούσας ἄνδρας, καὶ ἔλαβον ἑαυτοῖς γυναῖκας. Τοῦτο δὲ πρὸς ἅπαξ ἐποίησεν ὁ Ῥῶμος γενέσθαι, καθὼς ὁ σοφώτατος Βεργίλλιος ποιητὴς ἐξέθετο. Ὡσαύτως δὲ καὶ Πλίνιος ὁ Ῥωμαίων ἱστοριογράφος συνεγράψατο, ὁμοίως δὲ καὶ Λίβιος. Ἕτεροι δὲ ἱστορικοὶ συνεγράψαντο πρῶτον ἱπποδρόμιον ἐπιτέλεσαι αὐτοῖς τὸν Ῥῶμον εἰς βούρδωνας.

7 Τὸν δὲ Ῥῶμον καὶ τὸν Ῥῆμον τοὺς ἀδελφοὺς ἱστοροῦσιν ὑπὸ Λυκαίνης γαλακτοτροφηθέντας, ὅτι βασιλεὺς ὁ Ἀμούλιος, ὁ αὐτῶν πάππος, ἐκέλευσεν αὐτοὺς ῥιφῆναι εἰς τὰς ὕλας, ὡς πορνογεννήτους, ἐπειδὴ ἡ Ἰλία ἡ μήτηρ αὐτῶν, ἱέρεα οὖσα τοῦ Ἄρεως, ἐφθάρη, πορνευθεῖσα ὑπό τινος στρατιώτου, περὶ οὗ λέγουσι μυθολογοῦντες τὸν Ἄρεα ἐγγαστρῶσαι αὐτὴν, καὶ ἐγέννησεν αὐτοὺς διδύμους, καὶ διὰ τοῦτο ὁ πάππος αὐτῶν ἔρριψεν αὐτοὺς εἰς τὰς ὕλας. Καὶ εὗρε τοὺς αὐτοὺς παῖδας χωρική τις, βοσκοῦσα πρόβατα. Καὶ σπλαγχνισθεῖσα, ὅτι ἦσαν εὔμορφα, λαβοῦσα ἔθρεψεν αὐτοὺς τῷ ἰδίῳ γάλακτι. Εἰς δὲ τὴν χώραν ἐκείνην λυκαίνας καλοῦσιν ἕως ἄρτι τὰς χωρικὰς τὰς βοσκούσας πρόβατα, ὡς ἀεὶ τὸν βίον καὶ τὴν διαγωγὴν ἔχουσας μετὰ λύκων.
Τούτου οὖν ἕνεκεν ὁ Ῥῶμος ἐπενόησε τὰ λεγόμενα Βρουμάλια, εἰρηκώς, φησίν, ἀναγκαῖον εἶναι τὸ τρέφειν τὸν κατὰ καιρὸν βασιλέα τὴν ἑαυτοῦ σύγκλη(138)τον πᾶσαν καὶ τοὺς ἐν ἀξίᾳ καὶ πάσας τὰς ἔνδον τοῦ Παλατίου οὖσας στρατιάς, ὡς ἐντίμους, ἐν τῷ καιρῷ τοῦ χειμῶνος, ὅτε τὰ πολεμικὰ ἔνδοσιν ἔχει. Καὶ ἤρξατο πρῶτους καλεῖν καὶ τρέφειν τοὺς ἀπὸ τοῦ ἄλφα ἔχοντας τὸ ὄνομα, καὶ λοιπὸν ἀκολούθως ἕως τοῦ τελευταίου γράμματος, κελεύσας καὶ τὴν ἑαυτοῦ σύγκλητον θρέψαι τῷ αὐτῷ σχήματι. Καὶ ἔθρεψαν καὶ αὐτοὶ τὸν στρατὸν ἅπαντα καὶ οὓς ἐβούλοντο. Οἱ οὖν ἑκάστου ἀριθμοῦ πανδοῦροι ἀπὸ ἑσπέρας ἀπιόντες εἰς τοὺς οἴκους τῶν καλεσάντων αὐτοὺς ἐπ´ ἀρίστῳ εἰς τὴν ἑξῆς ηὔλουν πρὸς τὸ γνῶναι ἐκεῖνον, ὅτι παρ´ αὐτῷ τρέφονται αὔριον. Καὶ κατέσχε τὸ ἔθος τῶν Βρουμαλιῶν ἐν τῇ Ῥωμαίων πολιτείᾳ ἕως τῆς νῦν. Τοῦτο δὲ ἐποίησεν ὁ αὐτὸς Ῥῶμος, θέλων ἐξαλεῖψαι τὴν ἑαυτοῦ

ὕβριν, ὅτι οἱ Ῥωμαῖοι ἐχθροὶ αὐτοῦ ὄντες καὶ μισοῦντες αὐτὸν καὶ λοιδοροῦντες ἔλεγον, ὅτι οὐκ ἐχρῆν αὐτὸν βασιλεῦσαι ἐνυβρισμένον ὄντα, διότι ἐξ ἀλλοτρίων ἐτράφησαν οἱ δύο ἀδελφοί, ἕως οὗ τελείας ἡλικίας ἐγένοντο καὶ ἐβασίλευσαν, σημαίνοντες ὅτι ὑπὸ τοῦ Φαυστόλου τοῦ γεωργοῦ καὶ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ Λυκαίνης ἐτράφησαν ἐκ τῶν ἀλλοτρίων ἐσθίοντες, ὡς προγέγραπται. Ὄνειδος γὰρ ὑπῆρχε παρὰ Ῥωμαίοις καὶ πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ποτὲ τὸ ἐκ τῶν ἀλλοτρίων τρέφεσθαί τινα. Ὅθεν καὶ ἐν τοῖς συμποσίοις τοῖς λεγομένοις φιλικοῖς ἕκαστος τῶν συνερχομένων εἰς τὸ συμπόσιον τὸ ἰδίον αὐτοῦ βρῶμα καὶ πόμα μεθ´ ἑαυτοῦ κομίζει, καὶ εἰς τὸ κοινὸν πάντα παρατίθεται, καὶ ἐσθίουσιν κρατήσαντες τὸ ἀρχαῖον ἔθος ἕως τὴν νῦν, τὸ μὴ ἀκούειν ἀλλοτριοφάγοι. Τοῦτου χάριν ἐπενόησε τοῦτο ὁ αὐτὸς Ῥῶμος, πρὸς τὸ ἐξιλεώσασθαι τὴν ὕβριν ἑαυτοῦ, καλέσας καὶ τὸ ὄνομα τοῦ ἀρίστου ῥωμαιστὶ βρωμαλίουμ, ὅ ἐστιν τραφῆναι ἐκ τῶν ἀλλοτρίων, καθώς ὁ σοφώτατος Λικίννιος ὁ Ῥωμαίων χρονογράφος ἐξέθετο.

1. Ensuite régnèrent Rhômos, le fondateur de Rome, et Rémus son frère ; c'est de là que les Romains reçurent leur nom. Ceux-ci, après avoir trouvé les armes d'Héraclès, qui était de la descendance de Picus Zeus, les déposèrent dans la ville qu'ils avaient fondée, Rome, sur le site d'un village appelé auparavant Valentia, au Forum Boarium, dans le temple de Picus Zeus, où ils les enfermèrent, et où elles se trouvent jusqu'à présent. Les mêmes frères restaurèrent ce qu'on appelait le Palantium, le palais royal de Pallas, et, ayant fondé un grand temple pour Zeus, lui donnèrent le nom latin de Capitole, ce qui signifie la tête de la ville. Ayant apporté également la statue de bois du Palladium depuis la ville de Silva, ils la déposèrent à Rome. Ces frères, au cours de leur règne, en vinrent à se haïr réciproquement : Rémus fut tué par Rhômos et Rhômos régna seul.

2. Mais, après qu'il eut tué son propre frère, toute la ville était secouée, le peuple se révoltait et des guerres civiles éclataient, alors qu'il régnait seul. Étant allé consulter l'oracle, Rhômos lui demanda : « Pourquoi ces événements se produisent-ils alors que je règne seul ? » Il lui fut répondu de la part de la Pythie ceci : « Si ton frère ne siège pas à côté de toi sur le trône royal, ta ville, Rome, ne connaîtra pas de stabilité et ni le peuple, ni la guerre ne se calmeront. Et, ayant fait, à l'image de son frère, une statue reproduisant son visage, ou au moins ses traits, sous forme d'un buste d'or, il plaça ce monument sur son trône, là où il siégeait, et il régna ainsi le reste du temps, la statue en or pur de son frère Rémus siégeant à côté de lui. Les secousses qui agitaient la cité cessèrent et l'agitation du peuple se calma. Et s'il donnait un ordre, en commandant quelque chose, il disait, comme si cela émanait de lui et de son frère, « Nous avons ordonné et commandé ». Cette coutume s'est maintenue depuis cette époque jusqu'à l'époque actuelle chez ceux qui exercent le pouvoir royal de dire « Nous avons ordonné et commandé ». Dès lors, il envoya aussi dans les villes qui dépendaient des Romains des bustes en or pur de lui et de son frère, de telle sorte qu'on les plaça près de leurs gouverneurs.

3. Le roi Romulus, après avoir achevé la muraille et pourvu à l'ornement de la ville, édifia également un temple pour Arès ; et il fit dans ce même mois une grande fête, où il offrit un sacrifice à Arès, ayant également donné à ce même mois, qui était auparavant appelé « le premier », le nom de mars, ce qui signifie mois d'Arès. Chaque année, jusqu'à la période actuelle, tous les Romains célèbrent cette fête, donnant au jour de la fête le nom « jour de Mars au Champ ».

4. Ayant repris aussitôt son œuvre de fondation, il fonda le cirque, nom qu'il donna à l'hippodrome à Rome, voulant diviser la foule qui formait le peuple des Romains, parce qu'ils se révoltaient et l'attaquaient à cause de son frère. Il organisa le premier

une course de chars dans la région de Rome pour, dit-on, fêter le Soleil et pour honorer les quatre éléments qui lui sont soumis, c'est-à-dire la terre, la mer, le feu et l'air, en ayant aussi considéré que les rois des Perses tirent avantage dans leurs guerres du fait qu'ils honorent ces mêmes quatre éléments. En effet à Rome on n'honorait pas ces éléments, fût-ce dans une seule fête.

Dans les contrées européennes, le roi du pays des Pisates Oenomaos organisa une compétition pour le Soleil Titan le 25 du mois Dustros, qui est aussi mars, estimant qu'il manifeste sa supériorité, à ce qu'on dit, lorsque la terre et la mer, c'est-à-dire Déméter et Poséidon, qui sont les éléments soumis au Soleil, luttent l'une contre l'autre. On tirait au sort entre le roi Oenomaos lui-même et celui qui venait de n'importe quel pays pour se mesurer à lui. Et lorsque le sort appelait Oenomaos à lutter pour Poséidon, il portait une tenue de vêtements bleus, c'est-à-dire celle des eaux, et celui qui se mesurait à lui portait la tenue verte, c'est-à-dire celle de la terre. En revanche, si le sort avait amené Oenomaos à porter la tenue de Déméter, il portait la tenue verte et son adversaire portait la tenue de Poséidon, c'est-à-dire celle des eaux, la bleue. Et le vaincu était tué. Une foule immense venait assister la compétition organisée par le roi, qui avait lieu chaque année, de tous les pays et toutes les villes. D'un côté les citadins qui habitaient les villes établies sur les côtes et les îles et les marins qui habitaient les villages établis sur les côtes faisaient des prières pour que remportât la victoire celui qui portait la tenue bleue, c'est-à-dire celle de Poséidon, regardant comme un présage, si était vaincu celui qui luttait Poséidon, de ce qu'il surviendrait une disparition de toutes sortes de poissons, des naufrages en mer et des malheurs apportés par des vents violents. D'un autre côté, les citadins qui habitaient à l'intérieur des terres, les paysans qui vivaient dans la campagne et tous ceux qui se livraient à un travail agricole faisaient des prières pour que remportât la victoire celui qui portait la tenue verte, regardant comme un présage, si était vaincu celui qui luttait pour Déméter, c'est-à-dire pour la terre, de ce qu'une disette de céréales, un manque de vin et d'huile et des autres fruits surviendraient. Oenomaos vainquit de nombreux adversaires pendant de nombreuses années. Il avait en effet à sa disposition précisément Apsyrtos qui lui enseignait avec sévérité l'art de conduire les chars. Cet Oenomaos fut vaincu par le Lydien Pélops et tué.
Mais le premier qui imagina cette compétition hippique fut quelqu'un qui s'appelait Enyalios, fils de Poséidon qui avait épousé Libye, fille de Io et de Picus Zeus, lequel, s'étant emparé des contrées méridionales, appela le pays lui-même sur lequel il régna Libye d'après le nom de son épouse. Mais c'est Enyalios qui inventa la compétition hippique elle-même avec des chars à deux chevaux, comme l'écrivit le savant Callimaque dans ses *Fêtes annuelles*. Ensuite, Erichthonios en organisa après lui et d'autres en organisèrent dans différents lieux.
Oenomaos, pour sa part, organisa le premier cette compétition avec des chars à quatre chevaux. C'est pourquoi il acquit la célébrité, ainsi que cela est indiqué dans les *Histoires* du très savant Charax. Celui-ci indiqua également que la construction de l'hippodrome fut effectuée selon la structure de l'univers, c'est-à-dire du ciel, de la terre et de la mer. Il raconta que les douze portes étaient les douze maisons du cercle du zodiaque, qui gouverne la terre, la mer et le cours transitoire de la vie des hommes, la piste de l'hippodrome toute la terre, l'euripe la mer qui est divisée en son milieu par la terre, le virage devant les portes le levant, celui près de l'extrémité en forme de fronde le couchant, les sept tours la course et le mouvement de la disposition dans le ciel des sept étoiles de la Grande Ourse.

5. Ce même roi Rhômos, afin d'honorer lui aussi le Soleil et les quatre éléments qui lui sont subordonnés, inventa le premier la compétition hippique à Rome et l'organisa dans la région du couchant, soit en Italie, avec des chars à quatre

chevaux, c'est-à-dire pour la terre, la mer, le feu et l'air, et Rhômos attribua leurs dénominations aux quatre mêmes éléments : pour la terre la faction des *Prasinoi*, c'est-à-dire la verte, pour la mer, c'est-à-dire les eaux, la faction des *Venetoi*, en tant que bleue, pour le feu la faction des *Rousioi*, en tant que rouge, à l'air la faction des *Alboi*, en tant que blanche. C'est à partir de là qu'il imagina les quatre factions à Rome. Il appela la faction des *Prasinoi*, c'est-à-dire en latin celle qui se tient stable, car *praisenteuein* signifie être stable, parce que la terre verte se tient ainsi continuellement ferme avec les forêts. Il tira le nom de celle des *Venetoi* du fait que Rome exerce son autorité sur une grande région qui s'appelle la Vénétie, dont la capitale est Aquilée ; de là on fait venir les teintures bleues, c'est-à-dire vénètes, pour les vêtements. Il associa à la faction des *Prasinoi*, c'est-à-dire la terre, à ce qu'on dit, la blanche, qui est, dit-on, l'air, parce que ce dernier fait pleuvoir sur la terre, la sert et est adapté à elle. Et, les ayant accouplées, il associa à la faction des *Venetoi*, c'est-à-dire aux eaux, la faction des *Rousioi*, c'est-à-dire le feu, parce que l'eau éteint le feu, dans la mesure où il lui est subordonné.

Par la suite, les habitants de Rome se divisèrent entre les factions et ils n'étaient plus d'accord les uns avec les autres à cause de la passion qu'ils portaient désormais à la victoire de leur camp et de la faveur qu'ils manifestaient envers leur faction, comme s'il s'agissait d'une religion. Il se produisit une grande division à Rome et les factions ressentaient une grande haine les unes contre les autres, depuis le moment où Rhômos avait imaginé pour eux les spectacles hippiques. Et quand Rhômos voyait que, dans une faction quelle qu'elle fût, on favorisait les dèmes ou les sénateurs à qui il avait causé quelque peine et qui s'opposaient à lui à cause de la mort de son frère ou pour une autre raison, quelle qu'elle fût, il décidait de se ranger dans l'autre faction et il se ménageait sa bienveillance et son appui contre les desseins de ceux qui s'opposaient à lui. Dès lors les rois de Rome qui vinrent après lui eurent recours eux aussi à la même règle de conduite.

6. Sous le règne du même Rhômos, son armée, composée de mercenaires, devint très nombreuse et il y avait à Rome une foule d'hommes venus de la campagne, mais pour ces foules de sexe masculin, il n'y avait pas de femmes et ces troupes de jeunes étaient en proie au désir des plaisirs de la vie. Ils s'en prenaient aux femmes sur le Forum et il s'ensuivit des troubles et une guerre civile. Rhômos était découragé, ne sachant que faire : aucune des femmes en effet n'admettait de d'épouser les soldats, les considérant comme des rustres et des barbares. Il émit une loi, de telle sorte que les soldats prissent comme épouses des jeunes filles, auxquelles il donna le nom de Brutides. Mais personne n'accepta de leur donner en mariage sa propre fille : ils disaient qu'ils n'avaient aucun espoir de vivre jour après jour au milieu des guerres et au contraire ils mariaient leurs filles aux habitants de la ville. Se décourageant, Rhômos alla consulter l'oracle. Et il lui fut donné comme réponse d'organiser un spectacle de course hippique pour les femmes, afin que l'armée se procurât des épouses.

Ayant réuni la foule de soldats sur le Palatin, il organisa une compétition hippique, ayant ordonné seulement aux femmes de venir assister à la course. Pensant que ce serait un spectacle extraordinaire, des foules de femmes venant de toute la région avoisinante et des villes et des villages situés au loin vinrent à Rome et des femmes mariées et des plus jeunes, encore vierges, remplirent l'hippodrome. Arrivèrent également les filles de ceux qu'on appelle les Sabins, d'une région qui se trouvait à proximité de Rome, des femmes de toute beauté. Ayant donné en secret l'ordre qu'aucune femme mariée qui fût citoyenne romaine n'assistât au spectacle, et enjoint aussi à sa propre armée de ne pas se permettre de toucher une femme qui fût mariée, mais d'enlever les jeunes filles et celles qui n'avaient pas de mari et elles seules, Rhômos, s'étant rendu dans l'hippodrome, assistait au spectacle. Mais, alors que la course hippique se déroulait, on fit sortir l'armée du Palatin, les soldats

firent irruption dans l'hippodrome, ils arrachèrent de leurs sièges les jeunes femmes vierges et les femmes qui n'étaient pas mariées et ils se les prirent pour femmes. Cependant Rhômos fit que cela se produisit une seule fois, comme le très savant poète Virgile l'a exposé ; l'historien romain Pline l'a rapporté également, de même aussi que Tite-Live. Mais d'autres historiens ont rapporté que Rhômos organisa chez eux la première course avec des bardots.

7. Ils racontent que les frères Rhômos et Rémus furent allaités par une louve, parce qu'Amulius, leur grand-père, qui était roi, avait ordonné qu'ils fussent abandonnés dans la forêt comme étant de naissance illégitime, après que leur mère, Ilia, qui était prêtresse d'Arès, avait été violée par un soldat ; de là on raconte la fable voulant que ce fût Arès qui l'avait rendue enceinte. Elle donna naissance à ces jumeaux et c'est pourquoi leur grand-père les fit abandonner dans la forêt. Une paysanne, qui faisait paître les troupeaux, trouva ces mêmes enfants et, prise de pitié, comme ils étaient d'une bonne conformation, elle les prit et les nourrit de son propre lait. Dans ce pays on appelle jusqu'à aujourd'hui louves les paysannes qui font paître des troupeaux, étant donné qu'elles passent leur vie et leur existence constamment avec des loups. C'est donc pour cette raison que Rhômos imagina ce qu'on appelle les Brumalia, ayant dit, à ce qu'on raconte, qu'il était nécessaire que celui qui se trouvait exercer le pouvoir royal reçoive à sa table tout son Sénat ainsi que les dignitaires et toutes les troupes se trouvant au Palatin, en signe d'honneur, dans la période hivernale, lorsque les opérations militaires font relâche. Il commença par inviter et recevoir à sa table en premier ceux qui avaient un nom commençant par alpha, et ainsi de suite jusqu'à la dernière lettre, après avoir ordonné également à ses sénateurs de les recevoir de la même manière. Et ils reçurent eux aussi à leur table toute l'armée et ceux qu'ils voulaient. Les musiciens de chaque unité, se rendant le soir à la demeure de ceux qui les avaient invités à déjeuner le lendemain, jouaient de la musique, afin que cette personne sût qu'ils seraient reçus à sa table le jour suivant. Et la coutume des Brumalia s'est maintenue dans l'État romain jusqu'à aujourd'hui. Mais ce Rhômos fit cela car il désirait effacer la honte qui était la sienne, parce que les Romains qui lui étaient hostiles le haïssaient et l'insultaient, disant qu'il n'aurait pas dû être roi, lui qui était couvert de honte, pour la raison que les deux frères avaient été nourris aux frais d'autrui jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'âge adulte et devinssent rois : ils voulaient dire qu'ils avaient été élevés par le paysan Faustulus et sa femme la Louve, se nourrissant aux frais d'autrui, comme cela a été écrit plus haut. Il était en effet jadis blâmable chez les Romains, et chez tous les hommes d'autrefois, que quelqu'un soit nourri aux frais d'autrui. De là vient que dans les repas qu'on appelle amicaux chacun de ceux qui y prennent part apporte avec lui au repas sa propre nourriture et sa propre boisson et met le tout à la disposition de la communauté, et on mange ainsi, ayant maintenu jusqu'à aujourd'hui la coutume ancienne, pour ne pas passer pour quelqu'un qui se nourrit aux frais d'autrui. C'est dans ce but que Rhômos imagina cela, afin de faire disparaître la honte qui était la sienne ; et il donna comme nom à ce repas celui latin de *Brumalia*, c'est-à-dire être nourri aux frais d'autrui, ainsi que le très savant historien romain Licinius l'a exposé.

2) *Chronica Gothorum a Sancto Isodoro editum*, codex Parisinus 6113 f. 27-49 (XIII^e^ siècle)

(= *Chronica Minora saec. IV. V. VI. VII.*, Theodor Mommsen, II, Berlin, 1894, p. 376-388, *Historia Pseudo-Isodoriana*, ici p. 379), texte d'après Fernando González Nuñoz, *La Chronica Gothorum Pseudo-Isidoriana* (*ms*. *Paris BN 6113*). *Edición crítica, traducción y estudio*, La Corogne, 2000, p. 116, 118.

Qui Romam primitus construxit, Romulus uocabatur, ex Alba oriundus proxima Troie minori. Nam due Troie sunt, altera unde uenit Eneas, altera in Apulia. Romulus ex prosapia Latinorum extitit, indeque Romanorum facundia et curialitas enituit. Post Troie destruccionem uenit Romulus Italiam, Romamque edificauit era millesima CCCCXL post diluuium. Genuit itaque duos filios, quorum uni nomen Amulius imposuit, alii Numitor, quibus moriens ait : « Eligite, quis ex uobis uult habere regnum quisue diuicias. » Placuit Numitori diuicias amplecti. Amulio uero regno sublimari. Postquam uero sedatum est regnum eius, sciscitatus est ab astrologis, quid eis de regno ipsius uidebatur, utrum ei prospera an aduersa adfutura essent ? Qui dixerunt : « Ex lumbis tui fratris egredientur, qui te uita regnoque priuabit. » Post hoc Numitor genuit II filios, masculum et feminam. Masculo iam adulto praecepit Amulius, ut iret cum eo uenatum. Qui cum irent per saltus, extenso arcu sagitta percussit eum et mortuus est. De sorore uero eius quasi sanctimonialem fecit, ne aliqua progenies ex ea nasceretur que eum impediret et tedio affecta de conclusione per legatos patrem suum Numitorem precata est, ut eam inde excluderet. A quo exclusa et preter Amulii consensum nuptui tradita geminos concepit. Cuius uirum Amulius interficiens duos filios eius una simul sindone ligatos in Tiberim proiecit. Inde ad mare usque aduecti in recessu quodam detenti sunt. Quos cum mare ad ripam proiecisset illique in sabulo palpitarent, ecce leena prosiliit ad deuorandum eos. Que cum poplitibus humi fixis eos incorporare vellet, nutu dei mammas illius suggere ceperunt sicque eos nutriuit usque ad longum tempus. De regis itaque familia causa uenandi quidam superueniens illudque mirum et preter nature solitum intuens, regressus domino suo nuntiauit : « Veni », inquit, « et uide, quomodo leena pueros lactat. » Qui ueniens cum sodalibus ad domum suam eos adduci iussit, et quia non habebat liberos, in adoptiuos sibi filios enutriuit nomenque eis imposuit alteri Romulus et alteri Remus. Quo sine liberis mortuo heredes illius in regno facti ciuitatem hedificarunt. In qua uiros fortissimos et ad bella promptissimos habitare fecerunt, super quos ipsi quasi duos reges effecti sunt. Quibus auditis Romanus imperator, uidelicet Amulius cum ingenti exercitu super eos uenit, ut illos expugnando de ciuitate pelleret sibique ipsam uendicaret. Cumque ciuitatem obsidendo circumuallarent, Romulus arepto arcu sagitta percutiens Amulium interfecit et aui sui predictam Albam aduenit. Inde ad montem Auentinorum adueniens, qui est in terra Italie, urbem ibi Romam edificauit eamque compopulari uiris illustribus ac iuuenibus inuxoratis ut dictum est fecit. Iuuenes itaque quesierunt sibi uxores et non inuenerunt. Post multum sane tempus uenerunt Sabinienses uidere Romam. Aduersus quos Romulus insurgens maximam ex eis multitudinem interfecit uxoresque illorum et filias iuuenibus ciuitatem inhabitantibus tradidit. Sabinienses uero discendentes cum immenso exercitu super Romulum item reuersi sunt eumque grauiter expugnare ceperunt. Videntes Romulei se nec fugere posse nec belli uiolentia superare, filios filiarum et uxorum suarum in acie inter se et illos posuerunt, ut sic saltem litem dirimere possent. Intuentes itaque Sabini filios et filias uxorum filiarumque suarum misericordia moti pacem inter se pepigerunt. Iste Romulus interfecit auum suum Amulium et generum et fratrem. Post hec omnia regnauit XXX octo annis.

Historia Romana/Historia miscella, Landolfus Sagax (Campanie, fin x^{e} siècle), 1, 4-7

Dum Procas obisset, testamentum suum duobus filiis suis Amulio et Numitori reliquit, ut unus pecuniam protinus, alter regnum susciperet. Amulius uero fratri suo Numitori electionem dedit ut quod desideraret acciperet. Numitor uero pecuniam tulit, Amulius autem regnum obtinuit, in quo regnauit annos quadraginta tres. Et dum regnum obtineret, consuluit deos responsumque est ei quod ab stirpe fratris sui occideretur et regnum perderet. Statimque eum de regno expulit. Numitor autem

abicus in agro suo uixit. Erant autem ei duo filii Sergestus et Rhea, quae et Ilia dicta est. Metuens ergo Amulius rex responsum, Sergestum secum ad uenationem duxit et eum in silua occidit. Rheam uero quae et Ilia adimendi partus gratia <uirginem Vestalem fecit.> Quae cum septimo patrui anno geminos edidisset infantes, iuxta legem in terra uiua defossa est. Verum paruulos iuxta ripam fluminis expositus Faustulus pastor armenti ad Accam Laurentiam uxorem suam detulit, quae ob pulchritudinem et rapacitatem corporis quaestuosi lupa a uicinis appellabatur. Vnde et ad nostram usque memoriam meretricum cellulae lupanaria dicuntur. Pueri cum adoleuissent, collecta pastorum et latronum manu interfectoque apud Albam Amulio auum Numitorem in regnum restituunt.

(5) Romanum igitur imperium, quo neque ab exordio ullum fere minus, neque incrementis toto orbe amplius humana potest memoria recordari, a Romulo exordium habet, qui Rheae Silviae Vestalis uirginis, ut praemissum est, filius et quantum putatus est Martis, cum Remo fratre uno partu editus est. Is cum inter pastores latrocinaretur, XVIII annos natus, urbem exiguam in Palatino monte constituit decimo Kalendas Maias, Olympiadis sextae anno quarto, quadringentesimo decimo nono post Troiae excidium, siue ut placet Orosio quadringentesimo quarto, ante sex annos quam decem tribus Israel a Sennacherib rege Chaldaeorum transferrentur in montes Medorum. Condita ergo ciuitate, quam ex suo nomine Romam uocauit, a qua et Romanis nomen inditum est, haec fere egit. Condito templo quod asylum appellauit, pollicitus erat cunctis ad eum confugientibus inpunitatem. Quam ob causam multitudinem finitimorum, qui aliqua apud suos ciues offensam contraxerant, ad se confugientem in ciuitatem recepit. Latini denique Tuscique pastores, etiam transmarini Phryges qui cum Aenea, Arcades qui sur Euandro duce, influxerunt. Ita ex uariis quasi elementis congregauit corpus unum populumque Romanum effecit. Centumque ex senioribus elegit quorum consilio omnia ageret, quos senatores propter senectutem, patres ob similitudinem curae nominauit. Mille etiam pugnatores delegit quos a numero milites appellauit.

(6) Tum cum uxores ipse et populus eius non haberent, inuitauit ad spectaculum ludorum uicinas urbis Romae nationes atque earum uirgines rapuit anno ab urbe condita quarto. Tunc una uirginum pulcherrima cunctorum acclamatione rapientium Thalassio duci Romuli decernitur. Vnde in nuptiarum sollemnitatibus Thalassio uulgo clamitant, quod scilicet talis nupta sit quae Thalassium habere mereatur. Commotis bellis propter raptarum iniuriam, Caeninenses uicit, Antemnates, Crustumios, Sabinos, Fidenates, Veientes. Haec omnia oppida urbem cingunt. Tunc etiam Tarpeia uirgo Sabinorum clipeis in monte obruta est, qui ab eius nomine Tarpeius est appellatus, in quo postea Capitolium est constructum. Pepigere tamen Romani cum Sabinis, quorum filias rapuerant, amicitias adeo ut Sabinorum rex Titus Tatius senex pariter regnaret cum Romulo – quem mox, ut in societatem regni eius adsumpsit, occidit – Sabini quoque et Romani unus populus efficerentur. Quo tempore Romani ad confirmandam coniunctionem nomina illorum suis praeponebant nominibus et in uicem Sabini Romanorum. Et ex illo consuedo tenuit ut nemo Romanus sit absque praenomine.

(7) Propter hanc etiam societatem cum Sabinorum more Romulus hastam longam ferret, quae eorum lingua quiris appellabatur, Quirinus est dictus. Romani uero siue a quiribus id est hastis longis siue a Quirino Quirites nominari coeperunt. Remus denique a Fabio duce Romuli fratris sui, eiusdem ut fertur uoluntate, rutro pastorali extinctus est. Causa autem eius interitus haec fuit quod ad tutelam urbis nouae uallum non posse sufficere increpauerit eiusque angustias saltu transilierit. Cum Veientibus populis ahuc proelium paruo nomine sed magnis uiribus agitatum. Caeninensium captum ac dirutum oppidum. Adsumptis semel armis numquam quies, quippe quibus egestas turpis atque obscaena fames domi timerentur si umquam acquieuissent paci aut foederi. Romulus uero cum septimo kalendas Augusti apud paludem Caprae

fulmine ictus nusquam comparuisset anno regni tricesimo nono, ad deos transisse creditus est et Quirini nomine consecratus.

Historia Romana, Paul Diacre (Mont Cassin, fin VIII^e^ siècle), 1, 1-2

(1, 1) Numitor Procae regis maior filius, a fratre Amulio regno pulsus, in agro suo uixit. Filia eius, adimendi partus gratia, uirgo Vestalis electa est ; quae, cum septimo patrui anno geminos edidisset infantes, iuxta legem in terra uiua defossa est. Verum paruulos, prope ripam Tiberis expositos, Faustulus regii pastor armenti ad Accam Laurentiam uxorem suam detulit, quae, ob pulchritudinem et rapacitatem corporis quaestuosi, lupa a uicinis appellabatur ; unde et ad nostram usque memoriam meretricum cellulae lupanaria dicuntur. Pueri cum adoleuissent, collecta pastorum et latronum manu, interfecto apud Albam Amulio, auum Numitorem in regnum restituunt.

Romanum igitur imperium, quo neque ab exordio ullum fere minus neque incrementis toto orbe amplius humana potest memoria recordari, a Romulo exordium habet, qui Reae Siluiae Vestalis uirginis, ut praemissum est, filius et, quantum putatus est, Martis, cum Remo fratre uno partu editus est. Is cum inter pastores latrocinaretur, xviii annos natus urbem exiguam in Palatino monte constituit, x kal. Maias, Olympiadis sextae anno ccccxix post Troiae excidium, siue, ut placet Orosio, cccciiii, ante sex annos quam decem tribus Israel a Sennacherib, rege Chaldeorum, transferrentur in montes Medorum.

(2) Condita ergo ciuitate, quam ex nomine suo Romam uocauit, a qua et Romanis nomen inditum est, haec fere egit : condito templo quod asilum appellauit, pollicitus est cunctis ad eum confugientibus inpunitatem ; quam ob causam multitudinem finitimorum, qui aliquam apud suos ciues offensam contraxerant, ad se confugientem in ciuitatem recepit. Latini denique Tuscique pastores, etiam transmarini Friges, qui sub Aenea, Arcades, qui sub Euandro duce, influxerant. Ita ex uariis quasi elementis congregauit corpus unum populumque Romanum effecit. Centum ex senioribus elegit, quorum consilio omnia ageret, quos senatores propter senectutem, patres ob similitudinem curae nominauit ; mille etiam pugnatores delegit, quos a numero milites appellauit. Tum cum uxores ipse et populus suus non haberent, inuitauit ad spectaculum ludorum uicinas urbis Romae nationes atque earum uirgines rapuit anno ab Vrbe condita tertio. Tunc una uirginum pulcherrima cunctorum acclamatione rapientium Talasso duci Romuli decernitur ; unde in nuptiarum sollemnitatibus Talasso uulgo clamitant, quod scilicet talis nupta sit, quae Talassum habere mereatur. Commotis bellis propter raptarum iniuriam Caeninenses uicit, Antemnates, Crustumios, Sabinos, Fidenates, Bizentes. Haec omnia oppida Vrbem cingunt. Tunc etiam Tarpeia uirgo Sabinorum clipeis in monte obruta est, qui ab eius nomine Tarpeius est appellatus; in quo postea Capitolium est constructum. Pepigere tamen Romani cum Sabinis, quorum filias rapuerant, amicitias, adeo ut Sabinorum rex Tatius pariter regnaret cum Romulo Sabinique et Romani unus populus efficerentur. Quo tempore Romani ad confirmandam coniunctionem nomina illorum praeponebant nominibus et inuicem Sabinis Romanorum; et ex illo consuetudo tenuit, ut nemo Romanus sit absque praenomine. Propter hanc etiam societatem, cum Sabinorum more Romulus hastam ferret, quae eorum lingua cyris appellabatur, Quirinus est dictus ; Romani uero, siue a cyribus, id est hastis, siue a Quirino, Quirites nominari coeperunt. Remus denique a Fabio duce Romuli fratris sui, eiusdem, ut fertur, uoluntate, rutro pastorali extinctus est ; causa autem eius interitus haec fuit, quod ad tutelam nouae urbis uallum non posse sufficere increpauerit eiusque angustias saltu transilierit. Romulus uero cum apud paludem Caprae nusquam comparuisset, anno regni xxxix ad deos transisse creditus est et Quirini nomine consecratus.

Excidium Troiae (VI^e^ siècle), édition Atwood, Whitaker p. 55-57, édition Bate, 73-75, p. 136-140.

Et dum iam ad ultimum regnum ueniretur, Procax Troiane gloria gentis aput Albano regnare cepit. Qui in regno duos filios procreauit, id est Amulium et Numitorem, et dum Procax obisset, testamento suo duobus filiis suis Amulio et Numitori sic dereliquit ut unus pecunia potitus fuisset et alius regnum. Amulius fratri suo Numitori electionem dedit, quid desideraret, pecuniam aut regnum. Numitor uero pecunia delectatus est, quod et tulit, et Amulius regnum obtinuit. Qui dum regnum obtineret, consuluit, et responsum est quia ab stirpe Numitoris fratris occidebatur, et regnum perdebat. Et contigit ut Numitori fratri eius duo filii nascerentur, id est Sergestus et Rea, que et Ilia, et dum adoleuissent, et Amulius rex filios fratris sui adolescere uideret, metuens responsum, filium fratris sui Sergestum ad uenationem secum duxit, et eum in silua occidit. Ream uero, que et Iliam (hoc consilii inuenit ut nullus de stirpe fratris sui esset) etiam ad templum dedit ut uirgo Vestalis esset et filios non procreasset ut non esset nemo de stirpe fratris eius qui eum, sicut et responsum fuerat, occideret, et dum in templo Ree, que et Ilia, inseruiret, Mars bellipotens in amore Ilie inruit et eam stuprauit. In quo stupro concepit, et nati sunt de ea Romulus, conditor urbis Rome, et Remus frater eius. Hoc dum Amulius rex patruus eius cognosceret, ipsos infantos geminos tulit et in fluuio precipitari mandauit. Qui pueri ex prouidentia diuina inter gramina super ora fluminis ceciderunt et ceperunt balare. Lupa uero, ueniens ad fluuium pro aqua bibenda, agnouit filios domini sui Martis et eis ubera prebuit. Quia lupa in tutela Martis condita est, merito hoc fabula iactitat lupam Remum et Romulum uberibus suis nutrisse. Inde postea a Faustulo pastore, qui in septem montibus fuit, collecti et Acce uxori sue eos nutriendos dedit. Que Acca uxor Faustuli de lupanar leuata fuerat. Qui pueri dum adoleuissent, scientes ubi nati fuerant, septem montes obtinuerunt et ceperunt sibi magnum uagorum iuuenum colligere, et facta est manus non minima cum eis. Hoc dum Amulius rex audisset, exercitum ad eos produxit, et in ipsa produccione Amulius a Romulo occisus est, ut impleretur quod ei responsum fuerat, quia de stirpe fratris sui occidebatur. Amulio uero occiso, Romulus Numitorem auum suum in regno Albanorum erexit, et ipse in Auentino monte Romam fundauit. Et dum eam fundaret, ceperunt de uxoribus cogitare qualiter acciperent, et dixerunt quia nemo eis dabant, et inito consilio circumsederunt et ciuitatem dedicare ceperunt. Ad cuius dedicationem Sauinienses cum uxoribus et filiis suis petierunt. Et dum in uino introissent, filias Sauinorum rapuerunt et sibi eas iunxerunt. Hoc uidentes, Sauinienses bellum aduersus eos excitauerunt. Illi uero per legatos eis mandauerunt ut, completo anno, ad se utrique producerent. Quod et factum est. Et intra anni metas omnibus filii nati sunt, et dum dies statuta uenisset, ad se utique produxerunt. Romulus uero, congregans ad se omnes suos, sic eos adloquutus est, dicens ut omnes infantes ante aciem in terra iacentes balare. Dolore ducti, quia nepotes eorum fuerant, pacem cum eis confirmauerunt. Et se utrique commiscuerunt, et sibi Romulum regem leuauerunt. Ecce qualiter Roma condita est uel populus Romanus creuit. Romulo uero a diis rapto, eum Romani deum fecerunt.